



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in
Lingue e Letterature Europee e Americane
Classe LM-37

Tesi di Laurea

"Un pas avant l'autre" : le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle entre littérature et cinéma

Relatrice
Prof. Anna Bettoni

Laureanda
Jonida Kasa
n° matr.1131192 / LMLLA

Anno Accademico 2016 / 2017

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
1. Jean-Christophe Rufin	11
1.1. Biographie et expérience humanitaire	12
1.2. Œuvre littéraire	20
2. Emilio Estévez	27
2.1. Biographie	27
2.2. Carrière dans le monde du cinéma	28
3. Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle : deux œuvres en comparaison	33
3.1. <i>Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi</i> : résumé	33
3.2. <i>The Way, La Route ensemble</i> : résumé	41
3.3. Comparaison	45
4. Dans les coulisses...	61
4.1. Sources d'inspiration	61
4.2. Critique littéraire et cinématographique	66
Conclusions	69
Illustrations	75
Bibliographie, Filmographie	85
Sitographie	87
Riassunto in italiano	89
Ringraziamenti	95

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : Le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle : en rouge le Camino del Norte parcouru par Jean-Christophe Rufin, en jaune le Camino Francés choisi par Emilio Estévez dans son film.	75
Figure 2 : Jaquette DVD du film The Way, La Route ensemble d'Emilio Estévez qui illustre les personnages et le protagoniste de l'histoire.	77
Figure 3 : Les personnages du film The Way, La Route ensemble dans une scène de marche vers Saint-Jacques-de-Compostelle : l'image illustre le protagoniste, Tom Avery, suivi par les autres compagnons de voyage. Il est la figure qui guide le groupe parmi les aventures du Chemin.	79
Figure 4 : Les acteurs américains Martin Sheen et Emilio Estévez qui jouent les rôles de Tom Avery et Daniel Avery dans le film réalisé par Estévez. Leur relation père-fils est gardée aussi dans le scénario de The Way.	81
Figure 5 : L'écrivain Jean-Christophe Rufin dans une image pendant son expérience de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle.	83

INTRODUCTION

Notre mémoire se consacre au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle en analysant l'expérience de deux artistes de nos jours : le médecin, diplomate et grand écrivain français Jean-Christophe Rufin et l'acteur, metteur en scène et réalisateur américain Emilio Estévez. Le premier a parcouru le Chemin de Saint-Jacques tout seul pour huit cents kilomètres et à son retour il a écrit le récit de voyage *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* publié en 2013 chez Éditions Guérin, tandis que le deuxième a raconté cet extraordinaire pèlerinage dans le film *The Way, La Route ensemble* sorti en 2010, réalisé et mis en scène par lui-même qui fait partie aussi des acteurs du film.

Notre ambition dans ce mémoire est de mettre en évidence les aspects communs et différents de chaque réalisation artistique, dans le 7^e Art et en littérature en étudiant de façon détaillée les deux œuvres.

Notre travail sera composé de quatre parties, chacune avec deux sections dans lesquelles nous expliquerons à travers nombreuses informations et exemples les caractéristiques de chaque argument.

Dans le premier chapitre le but sera d'analyser la figure de Jean-Christophe Rufin, aussi bien comme homme de médecine avec une grande carrière que comme artiste très connu à niveau international. En effet, la première partie du chapitre sera consacrée à sa biographie et à son expérience dans les aides humanitaires.

Né à Bouges en 1952, il rejoint sa mère à Paris quand il a dix ans et ici il décide de suivre la carrière de son aimé grand-père en étudiant médecine : il devient ainsi neurologue et ensuite psychiatre. Il démontre une grande professionnalité malgré son

jeune âge, donc il devient chef de clinique et attaché des hôpitaux les plus connus de la capitale. Cependant, il ne se contente pas de la carrière en médecine parce qu'il veut s'engager aussi dans les aides humanitaires pour collaborer dans les projets importants. Après quelque année il devient l'un des pionniers du mouvement humanitaire Médecins sans frontières, Président d'Action contre la faim et membre du comité français de l'association Human Rights Watch.

Parallèlement à son expérience humanitaire il s'engage aussi sur le plan diplomatique et politique, surtout en Afrique de l'Est, en Amérique Latine et dans les Balkans en devenant attaché culturel au Nordeste brésilien en 1995 et puis en 2003 il est nommé ambassadeur de France en Sénégal et en Gambie.

C'est en 2010 que le diplomate décide de quitter son poste d'ambassadeur pour se consacrer complètement à l'écriture : ce choix le mène à devenir le membre le plus jeune de l'Académie française. Sa production de ces ans compte beaucoup de livres de plusieurs genres littéraires couronnés par des prix littéraires de grande importance comme le prix Goncourt pour le roman *Rouge Brésil* ou le prix Méditerranée pour *L'Abyssin*.

L'importance capitale de son œuvre unie à ses divers engagements, autant en tant que médecin, qu'humanitaire ou qu'auteur, lui ont valu plusieurs hautes distinctions : il est chevalier des Arts et des Lettres et chevalier de la Légion d'honneur.

Dans le deuxième chapitre le but sera de connaître la figure de l'autre protagoniste de notre mémoire, c'est-à-dire l'acteur et réalisateur Emilio Estévez. Pour commencer nous illustrerons sa biographie et sa célèbre famille composée d'artistes, ensuite nous nous focaliserons sur sa carrière dans le monde du cinéma.

Né à New York en 1962 dans une famille d'artistes très connue du point de vue télévisé et cinématographique, il grandit avec l'idée de faire connaître son personnel talent au-delà de la notoriété de son père et de ses frères. Il commence alors à travailler dur pour se frayer un chemin dans le difficile monde du cinéma : il joue d'abord des petits rôles dans les séries télévisées, mais peu de temps après il devient un jeune espoir hollywoodien puisqu'il participe à un film du grand réalisateur Francis Ford Coppola.

Après avoir fait de l'expérience, il entre dans la distribution de grands films pour adolescents et puis il se met en épreuve dans les genres de la comédie policière et du western.

Quand sa carrière d'acteur s'affirme, il se lance dans des nouveaux défis professionnels ; en effet, il se met à l'épreuve dans la mise en scène et dans la réalisation d'un long métrage intitulé *Bobby* qui sort en 2006 pour rendre hommage à Robert "Bobby" Kennedy, assassiné en 1968. Ce travail reçoit beaucoup de prix et signe le talent de Estévez au niveau international.

Le dernier projet auquel il se consacre est le film *The Way*, fruit d'une collaboration avec le père Martin Sheen qui sera le pèlerin protagoniste du Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Cette œuvre nous permettra d'étudier l'expérience de ce personnage et de la comparer avec celle de Rufin.

En effet, le troisième chapitre a pour objectif la comparaison entre les deux travaux. Après un détaillé résumé de l'histoire du récit de voyage et du film, la dernière partie se fondera sur les aspects communs et différents des œuvres. L'analyse se basera aussi bien sur les faits personnels et privés des pèlerins que sur les aspects les plus techniques du chemin. En lisant cette comparaison le lecteur pourra comprendre les difficultés physiques et spirituelles du pèlerinage, mais il pourra aussi connaître les caractéristiques générales de cette route. Un point d'importance sera la relation que les protagonistes instaureront avec les autres pèlerins : les histoires des personnages permettront d'humaniser le chemin dans une combinaison de différentes personnalités et expériences de vie.

Par ailleurs le quatrième et dernier chapitre aura le but de mettre en relief les aspects dans les coulisses, c'est-à-dire les secrets de tournage du film ou les motivations personnelles et intimes qu'ont poussés les personnages à entreprendre cette route. En outre, la deuxième partie du chapitre sera consacrée à la critique littéraire et cinématographique que les deux travaux ont reçu par le public et par les experts.

En conclusion, avec ces interrogations sur nombreux arguments qui concernent notre mémoire, nous commencerons notre parcours d'étude et de réflexion tout au long des chapitres de notre travail.

Chapitre 1

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

Jean-Christophe Rufin est un médecin, écrivain, historien et diplomate français très connu dans le monde entier grâce à son riche œuvre littéraire, son expérience humanitaire à l'extérieur et son engagement dans la carrière diplomatique.

Premièrement l'activité d'écrivain dans plusieurs genres littéraires lui a permis d'obtenir de nombreux prix dont le prix Goncourt en 2001 pour *Rouge Brésil*, le prix Interallié en 1999 pour son roman *Les causes perdues* et le prix Nomad's en 2013 pour son récit de voyage *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi*. En outre en 2008 il est élu à l'Académie française au fauteuil d'Henri Troyat.

Parallèlement au développement de son talent littéraire, Rufin s'occupe aussi de médecine : sa profession de médecin et chef de clinique à Paris le mène à s'engager dans l'expérience humanitaire depuis 1977, en poursuivant de nombreuses missions de terrain. De cette façon il devient l'un des pionniers du mouvement humanitaire Médecins sans frontières (MSF), Président d'Action contre la faim (2003 - 2006) et membre du comité français de l'association Human Rights Watch.

Importante est aussi sa carrière politique et diplomatique puisque Rufin s'engage beaucoup en Afrique de l'Est, en Amérique Latine et dans les Balkans en devenant d'abord attaché culturel au Nordeste brésilien (1995) et puis en 2003 il est nommé ambassadeur de France en Sénégal et en Gambie, mandat qu'il maintiendra jusqu'au 2010.

1.1 BIOGRAPHIE ET EXPERIENCE HUMANITAIRE

Jean-Christophe Rufin est né le 28 juin 1952 dans la ville de Bourges, dans le Cher, à deux pas de la cathédrale. Son père était vétérinaire mais il abandonne sa femme et son fils quand Jean-Christophe est encore petit, alors sa mère décide d'aller travailler comme publicitaire à Paris par nécessité. L'enfant est ainsi élevé à Bourges pour dix ans par ses grands-parents : son grand-père était un médecin qui avait participé à la Première Guerre mondiale en soignant les militaires grâce à sa profession, tandis que pendant la Seconde Guerre mondiale il fut un déporté de Buchenwald pour deux ans pour faits de Résistance. Il raconte dans son livre autobiographique qu'il avait un lien très fort avec son grand-père : "J'ai passionnément aimé mon grand-père, quoiqu'il ne l'ait probablement jamais rendu cet amour. Cela m'était égal : je n'avais pas le choix" (Jean-Christophe Rufin, *Un léopard sur le garrot*, édition Gallimard, janvier 2008). Il le décrit de cette manière dans les lignes de son autobiographie : "Enfant, je n'ai connu qu'un vieillard raide, immuablement habillé de costumes trois pièces et d'une cravate, qui me regardait fixement à travers ses lunettes rondes. Le dernier épisode de sa vie - la déportation - avait effacé les traces de son existence antérieure. Il était un survivant, modeste et distant, silencieux et effacé." (*Un léopard sur le garrot*, 2008).

Après avoir rejoint la mère à Paris, pendant son adolescence, il fréquente les lycées parisiens Janson-de-Sailly et Claude-Bernard et ensuite il décide d'étudier médecine en prenant comme exemple la carrière du grand-père. Il fréquente la faculté de La Pitié-Salpêtrière pour se spécialiser en neurologie et à l'Institut d'études politiques de Paris. Il travaille d'abord à l'hôpital Rothschild et en 1976 il part pour la Tunisie pour son service militaire. Après avoir fait de l'expérience, sa carrière de médecin croît, donc il devient chef de clinique et attaché des hôpitaux de la capitale pour se dédier plus tard à la direction du pavillon de psychiatrie de l'hôpital Saint-Antoine.

Sa profession lui offre la possibilité de se réaliser aussi dans le milieu des aides humanitaires : en effet l'auteur devient l'un des pionniers du mouvement Médecins sans frontières et tout de suite en 1976 il se lance dans une mission en Érythrée à côté des forces

rebelles érythréennes qui se trouvaient en guerre. Cette première expérience est importante parce que dans cette terre de combat il rencontre Azeb, une éthiopienne d'une grande famille amhara qui deviendra sa deuxième femme et lui donnera deux filles au-delà du fils aîné Maurice, fruit du premier mariage.

Entre 1991 et 1993 il est vice-président de Médecins sans frontières et entre 1994 et 1996 il devient administrateur de la Croix-Rouge française. En 1999 il travaille au Kosovo comme administrateur de l'association Première Urgence grâce à laquelle il conduit une mission en Bosnie pour sauver des otages français détenus par les serbes de Bosnie. En outre à partir de 2002 il est président de l'organisation non gouvernementale Action contre la faim (ACF).

Pour ce qui concerne ses fonctions diplomatiques, il faut souligner que Rufin ne s'arrête pas à ses devoirs de médecin puisque en 1980 il obtient son diplôme de l'Institut d'études politiques de Paris et de 1986 à 1988 il devient conseiller du secrétaire d'État aux Droits de l'homme, Claude Malhuret, qu'il avait déjà connu pendant la période dans MSF. Et encore, après une année en Brésil avec le rôle d'attaché culturel et de coopération auprès de l'ambassade française, il fait retour à Paris pour travailler pour le ministre de la Défense.

C'est le 3 août 2007 que Rufin reçoit un mandat d'importance extrême pour sa carrière politique en devenant un écrivain-diplomate, en effet il est nommé ambassadeur de France en Sénégal et en Gambie sur la proposition du ministre des Affaires étrangères Bernard Kouchner, son grand ami.

Puis, après l'assassinat de plusieurs touristes français en Mauritanie en 2008, Rufin est actif avec les agents de la DGSE à la traque des fuyards d'Al-Qaïda.

Deux ans plus tard, en 2010, après avoir travaillé dur pour plus de vingt ans en Afrique (Sénégal, Gambie, Éthiopie, Érythrée, Rwanda), en Amérique Latine (Brésil, Nicaragua), dans les Balkans, en Afghanistan, aux Philippines etc... Rufin décide finalement de quitter son poste d'ambassadeur pour se consacrer complètement à la littérature.

Alors le 19 juin 2008, par 14 voix, Jean-Christophe Rufin est élu à l'Académie française au fauteuil de l'écrivain Henri Troyat (28^e fauteuil) dont il est le plus jeune membre.

En outre en 2015 l'académicien est nommé président de la 14e édition du Prix du livre Inter. Il s'agit d'animer et d'accompagner la réflexion des 24 membres du jury, composé exclusivement d'auditeurs de la station France Inter.

Ses divers engagements, autant en tant que médecin, qu'humanitaire ou qu'auteur, lui ont valu plusieurs hautes distinctions : il est chevalier des Arts et des Lettres et chevalier de la Légion d'honneur.

Sa vie est caractérisée donc par la multiplicité des fonctions remplies, des places occupées avec sa profession de médecin et de diplomate et humaniste, de genres littéraires réalisés de façon éclectique : Jean-Christophe Rufin n'est pas une seule personne, il a beaucoup de personnalités et d'existences, il est une figure versatile qui obtient un grand succès dans tous les domaines. Pour ces raisons il est très apprécié par la critique et il gagne l'élection à l'Académie française.

En effet dans son discours de remerciements lors de la remise de son épée d'académicien par Pierre Nora le 3 novembre 2009 au quai d'Orsay, Rufin retrace sa vie et sa carrière dans toutes les étapes en remerciant les personnes qui l'ont soutenu et qui l'ont aidé à améliorer avec leur encouragement pendant les années. Il témoigne sa reconnaissance premièrement à l'écrivain et historien Pierre Nora et aux échecs de sa carrière puisqu'ils ont été fondamentaux pour enrichir son expérience, puis il parle de sa ville natale Bourges où il a grandi et où son cœur restera toujours. Ensuite il se réfère à Antoine Gallimard et toutes les figures de culture présentes pendant la cérémonie, en remerciant de façon particulière la tribu humanitaire en Afrique, sa femme Azeb et ses trois fils pour être témoins d'un esprit africain, son ami sculpteur Ousmane Sow pour avoir réalisé son pommeau pour cette occasion si importante. En outre il s'adresse aux éditeurs, aux écrivains, aux diplomates, aux quarante membres de l'Académie qui l'ont accueilli et enfin au ministre des Affaires étrangères Bernard Kouchner qui l'a voulu comme ambassadeur en Afrique et qui l'a aidé à devenir un académicien :

Je voudrais d'abord m'adresser à vous, mon cher Pierre. Vraiment, je n'aurais jamais imaginé qu'un homme aussi pacifique que vous m'offrirait un jour une épée...

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois il y a bien longtemps, autour de la revue *Le Débat* que vous avez fondée et dans laquelle vous m'avez donné la chance de publier quelques contributions sur l'action humanitaire. Il n'était alors encore question ni pour vous ni surtout pour moi de l'Académie française. Vous m'avez longtemps impressionné, mon cher Pierre, vous, l'intellectuel engagé, l'historien qui a tout lu, dont l'œuvre fait autorité dans le monde. Chaque fois que j'entrais dans votre bureau, j'étais écrasé par le sentiment de mon inculture. Or, voici que, grâce à votre soutien, je vais désormais avoir le privilège de vous côtoyer sous la prestigieuse Coupole du quai Conti.

C'est un des miracles de l'Académie : comparées à ses quatre siècles d'existence, les différences entre nous, mortels ou immortels, s'estompent au point de paraître négligeables. Quels qu'aient été nos parcours personnels, quels que soient nos œuvres et nos âges, nous ne sommes plus désormais que des contemporains. Acceptons ces traditions avec respect et réjouissons-nous de la liberté qu'elles nous donnent.

Vous avez brossé de moi, mon cher Pierre, un portrait extrêmement favorable. Vous l'avez fait pour vous conformer aux usages du genre mais aussi parce que votre propre nature est la bonté et l'indulgence. Il est à peine utile que je proteste à propos des éloges dont vous m'avez couvert. Chacun aura compris qu'ils sont exagérés. Je voudrais seulement préciser que ma vie n'a pas été aussi rectiligne et triomphale que vous avez voulu la décrire. Il est vrai qu'en rassemblant les preuves extérieures du succès, on peut créer à mon propos l'image d'un destin favorisé par les dieux. Je me prête involontairement à cette interprétation en cultivant malgré moi le côté « innocent aux mains pleines ». Admirateur du *Grand Meaulnes*, j'ai pris une fois pour toutes l'allure de ce grand dadaïste d'Augustin, les yeux dans le vague, rêvant au domaine enchanté qu'il a aperçu jadis dans ses songes. Cela peut donner l'impression que je traverse l'existence en me contentant de moissonner les bienfaits qu'elle m'apporte.

La vérité cependant est tout autre et l'honnêteté m'oblige aujourd'hui à en faire l'aveu. Ma vie s'est construite sans plan prémédité, sans idée de carrière, sous l'influence du hasard et des rencontres, fastes ou funestes. Elle a rarement été façonnée par des choix et plus souvent par des échecs. Les échecs ont pu me faire souffrir sur l'instant ; pourtant, avec le recul du temps, ils se sont révélés être d'incomparables opportunités. Aujourd'hui, je me sens profondément reconnaissant à l'égard de ceux qui m'ont un jour barré la route.

La grande vertu des mauvaises expériences est de conduire ailleurs et plus loin. C'est à elles que je dois la variété de ma vie, la diversité des milieux que j'ai traversés et, au fond, les rencontres décisives qu'il m'a été donné de faire. Pendant toutes ces années, j'ai croisé le chemin de femmes et d'hommes qui m'ont accueilli, encouragé, qui ont cru en moi et m'ont révélé à moi-même. La plupart sont ici ce soir. Ce sont eux que je veux remercier aujourd'hui.

Le comité qui m'a offert cette épée regroupe des représentants de ces différents mondes. En acceptant de figurer sur cette liste que préside Antoine Gallimard, ils m'ont permis de reconstituer le puzzle de ma vie. Chacun vient y représenter une des tribus à laquelle, de près ou de loin, j'ai appartenu. Je vais très brièvement les énumérer et leur témoigner ma reconnaissance.

La première tribu, celle dans laquelle je suis né, est le plat pays du Berry, au centre de la France. Je lui ai été infidèle parce que j'aime passionnément la montagne et que le plus haut sommet, chez nous, n'atteint pas deux cents mètres. Mais mon cœur reste dans cette ville de Bourges où j'ai grandi. Elle m'a donné la familiarité de l'Histoire. Tout, en elle, raconte le passé et d'abord sa cathédrale, vigie placée par les rois de France face à la présence anglaise dans l'Aquitaine du Moyen Âge. Le Centre reste pour moi un lieu de frontière, notamment à cause de la ligne de démarcation dont le souvenir a hanté mon enfance. Elle a constitué mon premier contact avec la frontière Nord-Sud sur laquelle, par la suite, je n'ai pas cessé de rôder.

La deuxième tribu est celle de la médecine. Elle ne m'a pas apporté une carrière mais elle a formé mon regard sur le monde. Médecin je suis devenu, médecin, je suis resté, même en étant de plus en plus à

l'écart de la pratique. Je crois, et j'ai essayé de prouver, que la formation médicale est la meilleure préparation à « l'usage du monde », pour paraphraser Nicolas Bouvier. On admet qu'un polytechnicien ou un professeur de lettres puisse embrasser par la suite n'importe quelle carrière. C'est encore plus vrai pour les médecins et pourtant on s'en étonne. Comme si, en nous éloignant des malades, nous commettons je ne sais quel délit de non-assistance à personne en danger. La médecine est un bagage, un point de départ, un viatique extraordinaire pour un voyage à travers les univers les plus différents. Bref, la médecine n'est pas seulement une technique, c'est une culture. La présence médicale à l'Académie est une des traditions qui continuent d'arrimer la médecine aux humanités. Je suis fier, avec Yves Pouliquen et François Jacob, de la poursuivre.

Une autre tribu est constituée par les associations humanitaires. Là, attention ! Pénétrer le milieu humanitaire, c'est un peu comme entrer dans le village de Corleone en plein midi. Tout est chaud, coloré, pittoresque, sympathique. Pourtant, des canons de fusil de chasse pointent derrière les persiennes. Que l'on salue quelqu'un, qu'on en ignore un autre et l'on risque d'être abattu sur place. Les luttes de clans sont féroces chez les faiseurs de bien. Il y a des rancunes tenaces dont je ne serais pas étonné qu'elles se transmettent à travers les générations. Dans ces querelles, je m'efforce de tenir une position œcuménique. Voilà pourquoi j'étais heureux de pouvoir réunir dans le comité, et plus encore ce soir, des représentants de toutes les grandes familles humanitaires. Par-delà leurs divisions, les acteurs humanitaires sont les gardiens de quelque chose d'essentiel : la compassion, c'est-à-dire le fait de ressentir la souffrance de l'autre comme la sienne propre. C'est un des éléments, peut-être le principal, de ce que Tocqueville appelle l'« égalité des conditions ». En démocratie, l'autre existe mais il n'est pas d'une essence différente. Ce qu'il advient de lui me concerne. Voilà pourquoi l'humanitaire, malgré toutes ses difficultés, reste une pièce essentielle de nos sociétés démocratiques. Le jour où l'on dira, devant des victimes quelles qu'elles soient : « Laissez-les crever », nous aurons changé de système politique. Tenir compte de nos intérêts est important, adapter notre réponse à nos moyens est nécessaire mais le *principe* même de la compassion, que Bernard Kouchner appelle, lui, l'indignation, est absolument indispensable. Chaque fois qu'un massacre est absous, en Guinée ou ailleurs, nous nous trahissons nous-mêmes.

La tribu humanitaire m'a conduit, bien sûr, en Afrique et j'ai voulu aussi que ce continent m'accompagne pour cette entrée dans la plus vénérable institution de la France. Il le fait de deux manières : par la présence de personnalités africaines, l'une éthiopienne, l'autre sénégalaise. Chacune d'elles symbolise un pan de cette Afrique diverse. L'Éthiopie, ai-je besoin de le dire, partage ma vie et m'apporte chaque jour de grands bonheurs. Ma femme, Azeb, et mes deux filles en témoignent. Sans oublier mon fils, Maurice, qui, lui, se rattache à la Russie mais connaît bien l'Afrique et y a voyagé. Le Sénégal, lui, a vibré pour mon élection. Sur la terre de Senghor, l'Académie française est présente dans les cœurs. C'est pourquoi j'ai voulu que le Sénégal me donne aussi cette épée. J'ai été heureux et ému que mon ami Ousmane Sow ait accepté de sculpter pour moi ce pommeau. Il y a mis tout son talent. Lui qui est accoutumé aux œuvres monumentales, pour la première et la dernière fois je crois, il s'est prêté au jeu de façonner avec ses grandes mains une œuvre minuscule, d'une précision et d'une beauté d'autant plus émouvantes. Bravo, cher Ousmane, et merci.

Mais l'Afrique est présente aussi dans ce comité par l'intermédiaire des grandes entreprises et des fondations qui, aujourd'hui, apportent à ce continent ce dont il a le plus besoin : des investissements, des emplois, de la formation.

L'action humanitaire, je le répète, m'a apporté beaucoup. Mais elle a fait naître aussi en moi une grande frustration que nombre d'entre vous ressentent sans doute : comment partager ce que l'on a vécu ? Comment rendre témoignage de ces décors, de ces portraits, de ces émotions, de ces couleurs ? Pour y parvenir, je me suis essayé à l'écriture. À vrai dire, j'en avais toujours rêvé. Mes premières tentatives ont été très inégales. Mais elles m'ont donné l'occasion de rencontrer une autre tribu, qui est fortement représentée ce soir : celle des éditeurs.

Les éditeurs vivent du talent. Ce sont des chercheurs d'or, parfois des chasseurs de prime. En tout cas, la rencontre avec eux, quand on vient de l'univers formaté de la médecine, est stupéfiante : voilà des

gens qui donnent du prix à la fantaisie ! Le rêve, l'oisiveté, l'imagination, toutes choses qui sont partout regardées avec méfiance, suscitent leur enthousiasme. Grâce à eux s'opère ce retournement que décrivait Bernanos quand il disait : « On m'a élevé en me forçant à apprendre des choses sérieuses mais maintenant, *ce sont mes rêves qui me font vivre*. » Ce que je faisais la nuit, en me cachant, est devenu, par la magie des éditeurs, un livre, c'est-à-dire un objet que l'on peut acheter partout et en plein jour. Dans la tribu littéraire, on rencontre une autre espèce mais celle-là à demi sauvage : je veux parler des écrivains. Ils sont très jaloux de leur liberté et assez farouches. On les montre au public dans ces grands zoos que les municipalités installent à intervalles réguliers et qu'on appelle des salons du livre. En écrivant moi-même, j'ai eu la chance d'en approcher quelques-uns de plus près et de les connaître en liberté. Deux d'entre eux, qui appartiennent aussi, il est vrai, à l'espèce plus sociable des journalistes, m'ont fait l'amitié de me soutenir.

J'aurais pu choisir de tenir cette cérémonie dans les beaux salons de l'hôtel de Talleyrand, comme Antoine Gallimard me l'avait très amicalement proposé. J'ai préféré l'organiser ici, au cœur de la dernière tribu qui m'a accueilli, celle des diplomates. Cela me donne en effet l'occasion de tordre le cou à une opinion fausse et trop répandue : non, le monde diplomatique n'est pas fermé, bien au contraire. Il accueille volontiers les personnes vernies d'ailleurs. On chercherait en vain dans le corps préfectoral, le barreau ou... la médecine des exemples aussi nombreux d'ouverture à des compétences extérieures. Les diplomates y mettent seulement une condition et elle est parfaitement compréhensible : que ceux qui les rejoignent travaillent et les respectent. Une ambassade, fût-elle en bord de nier, n'est pas le Club Méditerranée. Représenter la France exige beaucoup d'énergie et pas mal de sacrifices. À côtoyer les diplomates, j'ai pu mesurer l'inconfort de leur position, otages de leur pays de résidence, risquant à tout moment leur carrière quand ce n'est pas leur vie comme aujourd'hui en Afghanistan ou en Irak. Je compte désormais beaucoup d'amis dans cette tribu. Ils ont compris que je n'aurai jamais la prétention d'y être intégré. Ma fierté est de rester extérieur. Mais tant que j'y travaillerai, j'y donnerai le meilleur de moi-même, comme les autres.

Demain, je rejoindrai une dernière tribu : celle qui « se coiffe de plumes et campe depuis trois cent cinquante ans au bord de la Seine », pour paraphraser un ouvrage récent écrit par l'un de ses quarante membres. De cette tribu-là, je ne peux encore rien dire sinon que je lui suis infiniment reconnaissant de m'avoir accueilli. Tout s'est fait simplement, sans intrigue ni combat, grâce à beaucoup d'amitiés et avec le soutien de notre Secrétaire perpétuel, M^{me} Hélène Carrère d'Encausse, qui reçoit aujourd'hui une éminente distinction des mains du président russe. Les choses avaient pourtant très mal commencé. Avant de présenter ma candidature, je suis allé lui rendre visite et nous avons discuté pendant plus d'une heure et demie. Elle a beaucoup insisté sur sa volonté de rajeunir l'Académie, d'y amener des personnes en pleine force et en pleine santé. J'acquiesçais en ronronnant, pensant présomptueusement correspondre à ce portrait. Mais voilà qu'au moment de me lever, un lumbago soudain, extraordinairement douloureux, vint me clouer dans mon fauteuil. Je me relevai à grand-peine et quittai piteusement la pièce en me tenant aux murs. J'étais bien certain qu'après une telle performance, l'Académie se tournerait vers des candidats moins fragiles pour lui apporter du sang neuf. La Compagnie, vous voyez, ne m'en a pourtant pas voulu et voilà une première occasion de lui exprimer ma gratitude.

Je terminerai par notre hôte, monsieur le ministre, mon cher Bernard. J'aurais pu te situer dans n'importe laquelle de ces tribus car tu appartiens à toutes, sauf à celle des Berrichons, mais personne n'est parfait. Pape de l'humanitaire, fierté de la médecine, ami de l'Afrique, providence des éditeurs et aujourd'hui chef de la diplomatie française, tu es aussi familier que moi de ces mondes et de bien d'autres, notamment les médias et la politique. Avec le président de la République, tu as voulu ouvrir les portes encore plus grandes et faire entrer dans ce ministère, au plus haut niveau, des personnes susceptibles de lui apporter une autre sensibilité et d'autres compétences. C'est une des décisions par lesquelles tu resteras pour l'avenir un grand ministre des Affaires étrangères. En renouvelant le mariage de la diplomatie et de la culture, tu as renoué avec la tradition de la grande époque : celle où Claude Lévi-Strauss était conseiller culturel aux États-Unis, où Saint-John Perse était secrétaire général du Quai et Claudel ambassadeur de France.

Relever ce défi est impossible dans l'ordre du génie : nous ne pouvons pas nous comparer à ces illustres exemples. Mais, dans la mesure de nos moyens et avec les contraintes de notre époque, nous devons tracer notre propre route. C'est pourquoi je me suis engagé à tes côtés. Merci de tout cœur, mon cher Bernard, d'avoir fait de moi un ambassadeur et d'avoir grandement contribué à ce que l'Académie m'ouvre ses portes. Merci à vous tous pour votre présence, votre amitié et votre soutien.

Cette épée est aussi la vôtre. Je vous remercie de me l'avoir offerte et je suis heureux de partager ce grand bonheur de la recevoir avec chacun d'entre vous.¹

Parallèlement à cet important discours, l'intellectuel engagé se raconte aussi dans plusieurs interviews en parlant de ses engagements politiques qui occupent beaucoup de son temps mais il rappelle aussi ses habitudes par rapport à l'activité d'écrivain qu'il menait dans les intervalles de la vie quand il recouvrait la charge d'ambassadeur :

J'ai eu des métiers qui débordaient sur les dimanches : les gardes de médecin, les visites officielles d'ambassadeur. Quand les salons officiels de l'ambassade de Dakar étaient vides, je leur trouvais un charme particulier ; il y avait une poésie dans ces lieux de réception déserts, comme abandonnés. Le dimanche, j'essayais de souffler un peu. Faute de pouvoir m'adonner au vélo ou à la marche pour des raisons de sécurité, je participais à des compétitions de tir.

Lorsque je me suis retrouvé écrasé par mes fonctions, médicales et autres, je me suis rendu compte que j'allais étouffer si je ne gardais pas une part d'intériorité, de rêve. J'ai commencé à écrire dans les intervalles de la vie : la nuit, le dimanche, entre deux postes. Il fallait rédiger mes livres rapidement, en quelques semaines, quelques mois. Maintenant je n'ai plus cette obligation, mais j'ai besoin d'aller vite sinon je m'enlise. Par phases, j'écris le matin, un peu le soir, sans savoir quel jour on est. Il y a peu, j'ai appelé chez Gallimard sans parvenir à joindre quiconque. J'ai fini par comprendre qu'on était dimanche... »²

Et encore il répond aux questions des journalistes sur le métier d'humanitaire et de son importance dans la société en analysant alors de façon approfondie cette figure et en réfléchissant particulièrement sur son expérience comme membre de Médecins sans frontières :

¹ Remerciements de M. Jean-Christophe RUFIN lors de la remise de son épée d'académicien, www.academie-francaise.fr

² Jean-Christophe Rufin : « J'aime une vie hors des contraintes de la société », recueilli par Corinne Re-Nou-Nativel, le 01/03/2013 à 16h40, www.la-croix.com

La définition de MSF, " aller là où les autres ne vont pas ", est-elle aussi la vôtre ? Oui, à condition d'ajouter le truc d'Alphonse Allais : " les hommes aiment se rencontrer dans les déserts " ! Finalement, on allait là où les autres n'allaient pas, mais on retrouvait tout le monde. Une des particularités de l'humanitaire, c'est qu'on va tous au même endroit. Les humanitaires sont quand même très canalisés par l'actualité. J'ai jamais eu l'impression d'avoir une expérience d'explorateur ou de navigateur solitaire. Au contraire, j'ai toujours été entouré de plein de gens quand je voyageais.

Dans *Les Causes perdues*, vous démontrez que l'altruisme est en fait la forme supérieure de l'égoïsme. Est-ce que les humanitaires s'engagent pour des raisons avant tout personnelles ? Pas seulement, c'est-à-dire que les humanitaires reflètent la société dans son ensemble. On y trouve de tout, des idéalistes, des gens qui viennent là parce que c'est une carrière comme une autre, ou parce qu'ils sont au chômage, parce qu'ils ont des dettes... Je ne crois pas qu'on puisse systématiser. Mais c'est vrai que les motivations, même altruistes, renvoient toujours à des problèmes personnels. Je me méfie toujours des altruistes en général, je pense que ce sont les plus suspects de tous. Il faut déjà avoir fait un certain travail sur ses propres motivations pour comprendre qu'il faut se méfier de l'altruisme à l'état pur.

Est-ce que la culture est le meilleur moyen de prévenir les guerres ? Je n'en sais rien. Justement, en tant qu'humanitaire ayant beaucoup voyagé dans ces situations, j'ai fini par acquérir un certain scepticisme par rapport au mécanisme de prévention des conflits. Je n'en ai pas vu fonctionner beaucoup. La prévention des conflits suppose quand même beaucoup de moyens, souvent la force, c'est-à-dire l'interposition de soldats. Les moyens culturels, c'est vraiment peut-être à très long terme. Je ne dis pas que c'est inutile, mais il ne faut pas en attendre un effet direct en tout cas.

Même à travers l'éducation ? L'éducation, c'est vraiment la clé, notamment celle des filles. La question du statut de la femme, tout cela est fondamental. Mais, là j'ai le vieux fond MSF : on s'est toujours méfié des grosses machines des Nations Unies, les gros programmes à coup de pognon, les femmes dans la guerre au Libéria, les mecs qui s'en mettent un peu plein les fouilles... En fin de compte, ça ne sert à rien. J'avoue que je suis déformé dans le scepticisme. J'ai tort, mais je reste sceptique quand même. Cela dit, ce n'est pas une voie qu'il faut exclure, bien entendu. Prenons un exemple. Le Rwanda, c'est un pays sur lequel il y a eu des efforts de développement considérables : la Suisse avait pris le Rwanda comme une espèce de laboratoire, ils ont mis un paquet de fric. Le niveau d'éducation était élevé, le niveau des consciences était élevé et pourtant c'est un des plus grands génocides d'Afrique. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas le faire, mais ce n'est pas suffisant. Les humanitaires n'ont pas la solution.

Vous déplorez la confusion humanitaire / militaire. Est-ce que vous n'y avez pas un peu participé en travaillant pour un ministre de la Défense ? Oui et non. On a quand même contribué à rapprocher les deux cultures. Enfin, j'ai essayé en tout cas. J'ai pris soin, quand je suis rentré au ministère (NDLR : pour les opérations de maintien de la paix), de démissionner de MSF, je n'ai pas entretenu l'ambiguïté. Je pense que pendant cette période, on a construit une espèce de pratique, de coexistence dans les opérations de maintien de la paix. Chacun a trouvé sa place. Malheureusement - pour les humanitaires -, depuis le Kosovo on a des opérations nouvelles devant nous, qui ne sont plus des opérations de l'ONU, mais des opérations de l'OTAN, voire des opérations directes des Américains, comme en Afghanistan. Et donc, ce cadre que l'on avait construit, ce cadre de l'ONU dans lequel chacun avait à peu près trouvé sa place, grâce au dialogue, à une connaissance mutuelle, eh bien, tout ça a volé en éclats, parce que, maintenant, on a devant nous les forces américaines ou l'OTAN.

Quels conseils donneriez-vous à nos lecteurs qui voudraient s'engager dans l'humanitaire ? De se renseigner, déjà. De ne pas partir n'importe où, n'importe comment... D'essayer de s'approcher suffisamment de l'information, de ce qui se passe, pour ne pas être déçu, pour savoir un peu à quoi s'attendre. Ce qui me frappe souvent, c'est le très grand décalage entre ce que les gens s'imaginent et ce qu'ils trouvent. S'ils lisent des livres, des guides, des articles, et que ça les intéresse toujours, à ce moment-là, ils peuvent y aller. En ce moment, je vois beaucoup de vocations humanitaires par défaut.

Je crois qu'il faut s'engager là-dedans consciemment, en sachant qu'on va retrouver des manipulations, des compromissions, des impuissances, et que malgré tout, c'est passionnant. Quand cette déception se fait sur le terrain, ça donne souvent des résultats un peu durs. L'humanitaire, c'est très bien, à condition de ne pas avoir des attentes démesurées.³

Sa vie et sa carrière seront retracées par l'académicien dans ses livres aussi, donc c'est à la figure de Rufin écrivain que nous nous dédions dans la deuxième partie du chapitre.

1.2 ŒUVRE LITTÉRAIRE

La plupart des œuvres de Jean-Christophe Rufin est publiée chez Éditions Gallimard, une maison d'édition française de grande influence fondée en 1911 par Gaston Gallimard et qui compte aujourd'hui beaucoup de prix littéraires. En outre deux romans (*Le Parfum d'Adam* et *Katiba*) sortent à travers la publication chez Flammarion, tandis que le récit de voyage *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* est publié chez Éditions Guérin, une maison d'édition de Chamonix fondée par Michel Guérin en 1995 et spécialisée de livres d'alpinisme.

L'académicien de Bourges se consacre à la littérature en s'impliquant dans plusieurs genres : il écrit des essais politiques, des discours, des romans, un recueil de nouvelles, des récits de voyage et une autobiographie. Cependant il commence écrire tard, son premier essai sort quand il a trente-quatre ans puisqu'il menait sa double profession de médecin et humanitaire. En effet, lorsque de ses premiers pas dans l'expérience humanitaire à l'étranger, Rufin écrit en 1986 l'essai *Le Piège humanitaire* paru chez Jean-Claude Lattès dans lequel le pionnier de MSF retrace un bref historique des actions humanitaires en critiquant les volontaires qui travaillent sur le terrain, surtout dans les camps de réfugiés, en prenant une position politique précise mais ils ne respectent pas la population du tiers monde puisqu'ils s'intéressent en particulier à l'opinion publique

³ Les métiers du voyage, Humanitaire, Portrait, www.routard.com

grâce à la publicité des mass media en allant contre le respect du droit et de la discrétion. Ainsi les années suivantes il se dédie à la composition d'autres essais avec ces thématiques en publiant toujours chez l'éditeur Lattès *L'Empire et le nouveaux barbares* en 1992 et deux ans plus tard l'essai qui lui fait obtenir le prix Jean-Jacques Rousseau sous le titre *La Dictature libérale*.

Après cette phase d'engagement politique aussi dans l'écriture, chez Gallimard il commence à se consacrer au genre romanesque qui lui apportera beaucoup de succès, puisqu'il prend comme base des faits historiques du passé qu'il réalise dans une histoire fantastique avec des personnages rêveurs et voyageurs à la recherche de la liberté, qui représente l'idéal de son même esprit.

Un premier roman qui traite ce thème paraît en 1997 sous le titre *L'Abyssin* et narre la relation des extraordinaires voyages de Jean-Baptiste Poncet, jeune médecin et ambassadeur du mythique roi d'Éthiopie Négus, auprès de Sa Majesté Louis XIV à Versailles. Le protagoniste deviendra un héros capable d'entendre les intentions du monde occidental qui désire conquérir et convertir sa terre natale avec la civilisation et donc l'abyssin doit arrêter cette haine de fanatisme. Cette formidable histoire est couronnée par le prix Méditerranée et par la bourse Goncourt du premier roman la même année.

Le deuxième roman auquel Rufin se consacre un an plus tard, *Sauver Ispahan*, représente la suite du premier roman et a comme sujet la narration de la vie du même protagoniste vingt ans plus tard : Jean-Baptiste Poncet cette fois habite avec sa femme et ses enfants à Ispahan, capitale de la Perse, où il a trouvé un refuge heureux. L'histoire se déroule en 1721, leur vie tranquille est interrompue par une mission que le héros doit accomplir pour sauver la vie d'un ami menacé dans un périple aventureux vers le Caucase et les steppes de l'Oural.

La narration de ces aventures se fonde sur une puissance de l'imaginaire qui continue avec le livre du 1999 *Les Causes perdues* avec lequel l'écrivain gagne le prix Erwan-Bergot

et le prix Interallié. Dans cette œuvre le nouveau scénario est Asmara, la fascinante capitale de l'Érythrée que l'auteur a connu au cours d'une période d'action humanitaire. Ici on relate l'arrivée d'un groupe d'humanitaires français, venus porter secours aux victimes d'une invisible famine et parallèlement l'histoire de Hilarion Grigorian, un immigré d'origine arménienne venu de l'Éthiopie, ancien marchand d'armes à la retraite qui va tromper son ennui en prenant soin du responsable de l'opération humanitaire, un jeune homme blasé à la recherche d'aventures. De cette façon naît une histoire qui entrelace l'expérience humanitaire avec la vie intime et personnelle des deux protagonistes.

Ensuite, après avoir vécu pour une période au Brésil, Rufin compose le roman *Rouge Brésil* en 2001 et donc il est couronné par le prix Goncourt la même année pour avoir reconstruit un des épisodes les plus extraordinaires et les plus méconnus de la Renaissance : la conquête du Brésil par les français. L'expédition est guidée par le chef chevalier de Villegagnon, un homme nostalgique des croisades, mais les protagonistes sont deux enfants, Just et Colombe, embarqués de force dans cette expédition pour servir d'interprètes auprès des tribus indiennes. L'histoire se déroule dans la baie sauvage de Rio, encore livrée aux jungles et aux Indiens cannibales.

Au-delà de ces romans d'aventure et d'autres réalisés au cours des années suivantes comme *Globalia* paru en 2004 et *La Salamandre* en 2005 chez Gallimard, l'académicien se consacre aussi à deux autres genres littéraires : une autobiographie de 2008 et un recueil de nouvelles de 2010.

Le premier travail intitulé *Un léopard sur le garrot. Chroniques d'un médecin nomade* est un livre qui raconte son propre parcours professionnel à partir de son enfance passée avec la compagnie du grand-père, figure très importante pour lui, jusqu'à arriver aux choix de sa carrière médicale et humanitaire. Dans les lignes il donne de lui l'image d'un médecin compatissant, profondément humain, d'un romancier passionné, mais aussi d'une personne très instable. En effet, il change d'affectations sans arrêt puisqu'il a soif d'apprendre, en effet il emprunte des voies universitaires très différentes (médecine, sciences politiques), pour ensuite les comparer.

Toutefois le deuxième travail paru sous le titre de *Sept Histoires qui reviennent de loin* est complètement différent du dernier : il s'agit d'un recueil de sept petits romans, chacun avec son histoire et son scénario dans sept parties du monde mais en réalité tout est fruit de l'imagination de Rufin même.

En 2012 Rufin fait retour au genre romanesque avec l'œuvre *Le Grand Cœur* qui présente l'hommage de l'écrivain à sa ville natale Bourges. Le roman se base sur les pseudo-mémoires d'un personnage qui a réellement existé, le fils d'un modeste pelletier, Jacques Cœur (Bourges vers 1395-1400, Chio 1456), qui est devenu le banquier de Charles VII qui le nomme Argentier du roi en 1439 grâce à la fortune réalisée dans le commerce du Levant. Après avoir aidé le roi à reconquérir le royaume à la fin de la Guerre de Cent Ans grâce à ses finances, il démontre d'être devenu l'homme le plus riche de France, en effet il a voyagé beaucoup et pendant ses voyages il a noué des alliances importantes avec le pape Nicolas V et d'autres grands de l'époque aussi bien en France qu'en Italie. Par conséquent c'est un personnage incommode aux yeux du souverain qui le fait capturer et d'ici sa chute commence. Emprisonné avec l'accusation d'avoir empoisonné Agnès Sorel, c'est-à-dire la maîtresse favorite du roi, il arrive à s'échapper dans la chaleureuse île grecque de Chio où il se cache de ses poursuivants. Ici il commence à rédiger ses mémoires pour laisser son histoire de vie pour la postérité. Le talent de Rufin dans ce livre est de parcourir l'histoire de cet aventurier à partir des yeux du protagoniste même et de rendre de manière émouvante le charme mélancolique des confessions en acceptant de reparcourir à notre époque le projet romanesque de Maguerite de Yourcenar. Ses *Mémoires d'Hadrien* demeurent le modèle d'un imaginaire personnalisé dans le cadre du point de vue du personnage historique. D'ailleurs Rufin sent que son propre rôle d'auteur est très lié au personnage de Jacques Cœur, comme il affirme dans un entretien :

La tonalité nostalgique du livre tient à deux raisons précises. D'une part, mon héros, Jacques Cœur, s'exprime à la première personne. Il a la cinquantaine, il se penche sur son passé et tente de démêler l'écheveau de ce destin extraordinaire qui fut le sien. Les confessions sont toujours mélancoliques. D'autre part, Jacques Cœur est très proche de moi : nous avons la même origine. Je suis né à Bourges, comme lui, pas loin de sa maison natale et tout près de son palais. C'est une figure qui a accompagné

toute mon enfance. Je me sens très en familiarité avec lui, peut-être plus qu'avec d'autres héros que j'avais choisis pour leurs aventures dans mes romans historiques précédents.⁴

Les années suivantes Jean-Christophe Rufin s'occupe de la rédaction d'autres romans chez Gallimard comme *Le Collier rouge* couronné par le prix Maurice Genevoix en 2014 et *Check-point* paru en 2015, mais c'est en 2013 qu'il mène une expérience extraordinaire qu'il racontera dans un récit de voyage.

Effectivement il faut souligner que les Éditions Guérin de Chamonix ont demandé à l'académicien de produire un récit sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ainsi le 4 avril 2013 voit la publication d'*Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi*, une narration de 258 pages riche d'expériences que l'auteur a vécues pendant son chemin avant de mettre ensemble ses réflexions.

Il a fait un parcours de huit cents kilomètres en suivant à pied le Chemin du Nord, un itinéraire beaucoup moins fréquenté que la voie habituelle des pèlerins jusqu'à arriver à Saint-Jacques-de-Compostelle. Le résultat est formidable, ce livre représente un des récits de voyage le plus importants dans la littérature française.

Le dernier travail de l'auteur a été édité chez Gallimard ce dernier avril 2017 et il s'appelle *Le Tour du monde du roi Zibeline* : il a le charme d'un conte oriental puisqu'il narre l'histoire d'un jeune noble né en Europe centrale, contemporain de Voltaire et de Casanova, qui voyage en Sibérie puis en Chine, pour devenir finalement roi de Madagascar.

En conclusion la figure de Jean-Christophe Rufin écrivain et académicien est confirmée par l'importance capitale de son œuvre à laquelle il se consacre passionnément. Dans cet entretien avec les journalistes il explique son point de vue sur l'écriture et sur sa relation avec ses lecteurs :

⁴ Jean-Christophe Rufin, Entretien de Canal Académie, www.canalacademie.com

Mais écrire ne me suffit pas. Ce n'est pas un métier, pour moi. L'écriture est un complément à la pratique de la médecine ; toutes deux sont des arts du regard. La médecine est un art du regard qui dépouille : on observe l'autre pour n'en voir que les symptômes et l'on met de côté le reste, le paysage, l'émotion, etc. La littérature, au contraire, est l'art du regard qui saisit tous les paysages, toutes les émotions, pour en faire autre chose. On dit que certains aiment écrire, et d'autres, avoir écrit. J'appartiens à la première catégorie. Écrire me rend heureux. Je n'ai aucune ambition sur le style, je ne suis en rien un écrivain novateur, mon seul souci est de raconter une histoire au plus grand nombre. Non pas par mégalomanie, mais parce que, pour moi, cet objectif contraint à l'authenticité, à l'inverse des démarches élitistes. Ce qui est certain, c'est que j'aime les héros solaires. Et, vous savez, c'est étrange le nombre de gens qui viennent me voir pour me dire que l'un de mes livres les a accompagnés à l'hôpital, qu'il les a aidés ou leur a fait du bien. Oui, au fond, quoi que je fasse, je reste médecin.⁵

Aujourd'hui Rufin est un homme qui continue sa carrière d'écrivain mais il a quitté son poste de médecin pour se consacrer à sa famille, à ses loisirs parmi lesquels l'alpinisme et le skating puisqu'il se décrit comme un passionné du grand air.

⁵ Jean-Christophe Rufin, Entretien, www.psychologies.com

Chapitre 2

EMILIO ESTEVEZ

2.1 BIOGRAPHIE

Emilio Estévez est un acteur, producteur, réalisateur et scénariste américain avec plus de trente ans de carrière, en effet il a reçu plusieurs nominations dans les festivals du cinéma et de la télévision pour son travail accompli devant et derrière la caméra.

Il est né le 12 mai 1962 à New York, aux États-Unis. Il faut souligner qu'il provient d'une famille d'artistes : en effet il est fils de Janet Elizabeth Templeton et du célèbre comédien d'origine espagnole Martin Sheen. Il est le frère aîné de l'acteur Charlie Sheen, mais aussi les autres deux frères Ramon Luis Estévez et Renée Pilar Estévez ont choisi la profession d'acteurs.

Toutefois, à différence de son frère Charlie Sheen qui a choisi d'adopter le nom de scène du père, l'acteur a décidé de garder son nom de famille pour se distinguer de la figure professionnelle du père et pour chercher de valoriser son talent.

Emilio Estévez est membre du Brat Pack, un groupe d'acteurs américains des années 1980 qui jouaient dans des films destinés à un jeune public. Parmi ces films, le comédien participe aux films fondateurs du groupe comme *The Breakfast Club* et *St. Elmo's Fire*, réalisés respectivement par John Hughes et Joel Schumacher. En outre il a été aussi membre de Scientology, église qu'il a quittée après une certaine période.

Pour ce qui concerne la vie privée, Estévez entretient une brève liaison en 1987 avec l'actrice Demi Moore. Puis il se fiance avec une femme avec laquelle il a deux fils : Taylor Levi Estévez et Paloma Rae Estévez. De 1992 à 1994 il est marié avec la danseuse, chorégraphe et chanteuse américaine Paula Abdul.

Après avoir analysé les aspects les plus significatifs de sa biographie, le but de la deuxième partie du chapitre porte sur la figure de Emilio Estévez cinéaste.

2.2 CARRIERE DANS LE MONDE DU CINEMA

Emilio Estévez pendant sa longue carrière a travaillé devant et derrière la caméra, aussi bien pour le cinéma que pour la télévision.

Il commence sa carrière d'acteur très jeune en suivant l'exemple du père Martin Sheen, en effet quand il a dix-huit ans il apparaît d'abord dans des téléfilms et puis dans des séries télévisées comme *Insight* ou *Making the Grade*. Mais c'est en 1982 qu'il joue un rôle assez important qui lui offre l'occasion de devenir un jeune espoir hollywoodien grâce à la participation dans le film *Outsiders* du grand réalisateur Francis Ford Coppola qui met ensemble une distribution de jeunes acteurs qui deviendront des célébrités du monde du cinéma comme Tom Cruise, Patrick Swayze, Matt Dillon et le même Estévez.

Deux ans plus tard il joue dans le rôle d'Otto Maddox dans le film *Repo Man* réalisé par Alex Cox et grâce à ce travail il obtient son premier grand succès puisqu'il s'agit du premier rôle vedette de sa carrière.

Sa notoriété se confirme l'année suivante, en 1985, quand l'acteur entre dans la distribution de *St. Elmo's Fire*, un film pour les adolescents créé par Joel Schumacher. La même année, à l'âge de 23 ans, il se lance dans une nouvelle expérience professionnelle

: le jeune homme fait une adaptation d'un roman de S.E. Hinton et le met en scène sous le titre de *That was then...This is now*, mais parallèlement il est aussi acteur du film à côté du grand acteur Morgan Freeman.

Puis sous la direction de Stephen King il interprète le rôle principal dans *Maximum Overdrive*, un film mêlant horreur et science-fiction mais le résultat final est un échec donc Estévez décide de mettre à l'épreuve son talent avec la réalisation et la mise en scène du drame *Wisdom* où il joue à côté de l'actrice Demi Moore, sa fiancée de l'époque.

Cette réalisation aussi n'a pas de succès, alors l'affamé acteur commence travailler sur deux nouveaux projets : c'est ainsi qu'en 1987 apparaît la comédie policière américaine *Étroite surveillance* de John Badham que quelques ans plus tard connaîtra une deuxième sortie sous le titre de *Indiscrétion assurée* et en 1988 il interprète le rôle de Billy the Kid en se mettant à l'épreuve dans le genre western avec le film *Young Guns* de Christopher Cain qui réalisera aussi la suite *Young Guns 2* après deux ans.

Entre temps, il réalise, écrit et interprète comme protagoniste le thriller *Men at work* avec son frère Charlie Sheen : les deux jeunes interprètent les rôles de deux collègues éboueurs de la Californie qui désirent changer leur vie monotone. Toutefois, leur routine s'interrompt à cause d'un terrible énigme : ils retrouvent le cadavre du maire pendant une journée de travail et ils craignent d'être accusés. Le résultat est un formidable thriller caractérisé par des scènes riches d'humour et de situations burlesques très amusantes.

Les années suivantes l'acteur affirmé se dédie complètement à l'interprétation du rôle de Gordon Bombay, un entraîneur de hockey sur glace pour le film de Walt Disney Pictures *Les Petits Champions* qui reçoit tout de suite un énorme succès. Par conséquent la collaboration avec Walt Disney continue aussi dans la suite du film, mais aussi dans les séries télévisées.

La collaboration continue aussi avec son frère dans son nouveau film destiné à la télévision *Classé X* qui est tellement apprécié par la critique qu'il est sélectionné au festival du film de Sundance.

Plus avant il se consacre aussi à d'autres types d'expériences professionnelles, en effet en 2000 sa relation d'amitié avec le chanteur et musicien Jon Bon Jovi lui fait obtenir une apparition dans le clip musical de la chanson *Say It Isn't So* du groupe en collaborant avec autres personnages célèbres de ces années, c'est-à-dire avec Claudia Schiffer et Arnold Schwarzenegger. En 2003 il participe à un épisode de la série télévisée *À la Maison-Blanche* (saison 4, épisode 23) dans laquelle son père interprète la figure du président des États-Unis. Le même se passe en 2008 quand il entre en scène dans l'hilarante sitcom de son frère *Mon oncle Charlie* (saison 6, épisode 11).

Malgré la participation dans plusieurs projets réalisés à travers son métier d'acteur et de metteur en scène, c'est en 2006 que la réputation d'Emilio Estévez change et devient toujours plus importante dans le monde du cinéma : le long métrage *Bobby* fait son apparition.

Il s'agit d'un projet que l'acteur avait dans la tête depuis longtemps parce qu'il l'avait pensé pour rendre hommage à Robert "Bobby" Kennedy, assassiné en 1968 dans l'Hôtel Ambassador de Los Angeles. Ce fait historique a toujours fasciné l'artiste surtout parce que son père était un grand admirateur de Bobby, tant que Estévez décide d'écrire un film pour représenter l'impact que l'assassinat a produit sur les personnes indirectement impliquées, comme par exemple l'équipe de l'Hôtel Ambassador. En effet c'est ici que le tournage du film commence, mais ensuite la troupe se déplace dans les studios parce que l'hôtel en 2005 doit être totalement détruit.

L'aspect le plus extraordinaire de ce long métrage est la distribution brillante que le producteur a choisi méticuleusement, en effet les acteurs qui interprètent un rôle ont atteint une renommée internationale, parmi tous Freddy Rodríguez, Harry Belafonte, Anthony Hopkins, Joshua Jackson, Ashton Kutcher, Lindsay Lohan, Demi Moore et naturellement son père Martin Sheen.

Par conséquent la réponse de la part de la critique cinématographique et du public est très positive : le film reçoit beaucoup de nominations dans les festivals le plus renommés du monde entier, en outre Emilio Estévez gagne le prix Biografilm Award en 2006 à l'occasion de la Mostra de Venise et dans la même année le titre de Meilleur Réalisateur au Phoenix Film Critics Society Awards. Pour terminer à l'occasion de le Hollywood Film Festival 2006 *Bobby* reçoit le prix pour la meilleure distribution de l'année pour l'ensemble des acteurs.

Quelques ans plus tard, en 2010, le producteur sent le désir d'une autre réalisation à tourner grâce à la précieuse collaboration de son père qui devient le protagoniste du dernier travail de Estévez sous le titre américain *The Way* devenu en français *The Way, La Route Ensemble*.¹

En conclusion dans le troisième chapitre le but de notre travail sera de comparer la dernière réalisation de Emilio Estévez précédemment mentionnée avec l'œuvre littéraire *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* de l'écrivain Jean-Christophe Rufin auquel nous nous sommes consacrés dans le premier chapitre de notre mémoire. Notre ambition est de mettre en évidence les aspects communs et différents de chaque réalisation artistique, dans le 7^e Art et en littérature.

¹ *The Way, La Route Ensemble*, CONDOR - L'Atelier d'images, 2013.

Chapitre 3

LE PELERINAGE DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE : DEUX ŒUVRES EN COMPARAISON

3.1 *IMMORTELLE RANDONNÉE - COMPOSTELLE MALGRÉ MOI* : RESUMÉ

Le récit *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* raconte l'extraordinaire expérience de voyage de Jean-Christophe Rufin pendant le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle et il réunit les réflexions du pèlerin et de l'intellectuel après son retour.

Le texte compte 258 pages et il est divisé en chapitres qui ont le but de présenter des informations sur les éléments typiques du pèlerinage et sur ses étapes.

La narration démarre par des informations que l'auteur donne sur la *credencial*, c'est-à-dire le document obligatoire qui sert avant de partir parce qu'il représente un passeport nécessaire pour accéder aux refuges pour pèlerins pendant le chemin, les *albergues*. Rufin explique que ce document de carton jaunâtre initialement semble être un objet insignifiant qu'il faut tenir dans son sac, mais en réalité, avec ses tampons à chaque étape, la *credencial* est l'objet qui le plus témoigne les fatigues du voyage :

Lorsqu'on l'a fourrée dans son sac cent fois, qu'on l'en a sortie trempée par une pluie d'orage et qu'il a fallu la faire sécher sur un introuvable radiateur, lorsqu'on a craint de l'avoir perdue et qu'on l'a fébrilement cherchée sous l'œil soupçonneux d'un tenancier d'auberge, lorsqu'au terme d'étapes

épuisantes on l'a posée, victorieux, sur le bureau d'un employé d'office du tourisme qui, d'un air dégoûté, l'a effleurée de son tampon officiel en craignant manifestement de le souiller, lorsqu'arrivé à Compostelle, on l'a dépliée fièrement devant le représentant de la mairie pour qu'il rédige en latin votre certificat de pèlerinage, on mesure le prix de cette relique. Au retour, la credencial figure parmi les objets rescapés du Chemin et qui portent les traces de cette épreuve.¹

Puis l'écrivain se focalise sur la figure des Jaquets qui sont très différents entre eux. On distingue, en effet, entre le "vrai" pèlerin et le "faux" pèlerin de Saint-Jacques : le premier commence son parcours à pieds sur les Pyrénées et il dépense le moins possible parce qu'il garde la volonté de mener une vie de miséricorde et de dévotion, car le deuxième mène un pèlerinage de confort absolu en utilisant le taxi ou en reposant dans les hôtels de luxe, très souvent ce dernier se contente de parcourir seulement les derniers cent kilomètres du chemin avec le seul but d'arriver à Saint-Jacques et d'obtenir la *compostela*, fameuse certification en latin. Selon l'opinion de Rufin et des "vrais" pèlerins comme lui le temps de voyage est fondamental dans ce type d'expérience :

Le pèlerin qui enchaîne les semaines à pied en fait l'expérience. Par-delà la fierté un peu puérile qu'il peut ressentir d'avoir accompli un effort considérable par rapport à ceux qui se contentent de marcher huit jours, il perçoit une vérité plus humble et plus profonde : une courte marche ne suffit pas pour venir à bout des habitudes. Elle ne transforme pas radicalement la personne. La pierre reste brute car, pour la tailler, il faut un plus long effort, plus de froid et plus de boue, plus de faim et moins de sommeil. C'est la raison pour laquelle, vers Compostelle, l'essentiel n'est pas le point d'arrivée, commun à tous, mais le point de départ. C'est lui qui fixe la hiérarchie subtile qui s'établit entre les pèlerins. Quand deux marcheurs se rencontrent, ils ne se demandent pas « Où vas-tu ? », la réponse est évidente, ni « Qui es-tu ? », car sur le Chemin on n'est plus rien d'autre qu'un pauvre Jacquet. La question qu'ils posent est « D'où es-tu parti ? » Et la réponse permet immédiatement de savoir à qui l'on a affaire.²

Rufin ensuite parle des motivations pour lesquels les marcheurs décident de partir parce que la question la plus fréquente quand on raconte d'être allés à Saint-Jacques est sans doute "pourquoi". Toutefois selon notre écrivain le chemin a le pouvoir de faire

¹ Rufin, Jean-Christophe, *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* (positions dans le Kindle 83-89). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

² Ivi, (positions dans le Kindle 111-119). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

oublier les raisons qui amènent à s'y engager parce que ce qui compte est seulement la marche.

Le point de départ que Rufin choisit est la ville d'Hendaye qui se trouve à la frontière française et qui permet d'entreprendre aussi bien le traditionnel et très fréquenté *Camino Frances* que le difficile chemin côtier du *Camino del Norte*. Entre les deux Rufin décide de parcourir le Chemin du Nord pour traverser des villes comme San Sebastián, Bilbao, Santander etc...

La première partie du voyage se passe sans difficultés et à la découverte de paysages extraordinaires de mer qui le rendent enthousiaste, mais il change bientôt d'humeur quand le paysage devient plus hostile et riche d'obstacles. Alors, dès ses premiers jours, il comprend que le Chemin peut mener aussi d'inconvénients et qu'il demande de grands efforts physiques et une constance sans failles de l'esprit. Un exemple de cette épreuve est la peur de se perdre : le pèlerin doit toujours faire attention aux marques jacquaires, c'est-à-dire aux coquilles ou aux autres repères qui sont placés le long du parcours pour s'orienter.

Son intention est de camper en pleine nature avec sa tente et ses accessoires du bivouac pour contempler les paysages avant de s'endormir, toutefois il comprend que ce type d'expérience a des aspects négatifs comme la difficulté de dormir sur un sol dur ou la chaleur du soleil le matin. La manque de repos et la fatigue de la journée de chemin, alors, mènent notre aventurier à changer son rythme avec une séquence de deux nuits de camping et une nuit dans un petit hôtel pour reposer.

La solitude est un élément essentiel pour éprouver la condition de pèlerin véritable selon Rufin : en fait il vit ses premiers jours de voyage en observant une scrupuleuse solitude, son désir est d'obtenir une transformation complète de sa figure et de son âme. La première expérience de rencontre qu'il fait avec des autres Jacquets est dans le monastère de Zenarruza où il connaît sept femmes australiennes et autrichiennes avec lesquels il passe une nuit en parlant du Chemin. Cette nuit lui est utile pour comprendre

sa transformation : il est passé du stade de pèlerin seul au stade de pèlerin sociable prêt à fraterniser avec les autres marcheurs.

Dans le cas d'un autre rencontre, l'écrivain entre en contact avec le Chemin de deux sœurs françaises qui accidentellement perdent leur petit guide qu'elles avaient annoté avec leur précieux instants et leurs prochaines étapes. Quand Rufin le lit, fasciné, il réfléchit sur sa décision de ne prendre pas de notes pendant le voyage :

Je n'ai pris aucune note pendant mon voyage et j'étais même agacé de voir certains pèlerins, aux étapes, distraire de précieux instants de contemplation pour griffonner sur des carnets. Il me semble que le passé doit être laissé à la discrétion d'un organe capricieux mais fascinant qui lui est spécialement dédié et que l'on nomme la mémoire. Elle trie, rejette ou préserve selon le degré d'importance dont elle affecte les événements. Ce choix n'a que peu à voir avec le jugement que l'on porte sur l'instant. Ainsi des scènes qui vous ont paru extraordinaires, précieuses, disparaissent sans laisser de trace tandis que d'humbles moments, vécus sans y penser, parce qu'ils sont chargés d'affects, survivent et renaissent un jour.³

Ensuite, quand il arrive à Bilbao, il traverse une crise difficile, la fatigue et la douleur aux pieds lui font venir l'envie d'abandonner le Chemin et de faire retour en France. Toutefois, pendant la nuit, il lutte contre les tentations grâce à la force du Chemin :

Mais le Chemin est plus fort que ces démons tentateurs. Il est habile, il est retors : il les laisse s'exprimer, se dévoiler, croire à leur triomphe et puis, d'un coup, il éveille le dormeur qui se dresse en sueurs dans son lit. Telle la statue du Commandeur, le Chemin est là, qui pointe sur vous un doigt accusateur. « Comment ? Tu vas te dérober, connaître la honte du retour prématuré ! La vérité est que tu es un lâche. Tu as peur. Et sais-tu de quoi ? De toi-même. Tu es ton pire ennemi, celui qui fait obstacle à l'effort, depuis toujours. Tu n'as pas confiance en toi. Et moi, Saint-Jacques, je te donne une occasion unique de te délivrer de ces entraves, de t'affronter toi-même et de te vaincre. »⁴

Ensuite, après avoir abandonné l'idée de s'arrêter, notre marcheur se dirige vers la Cantabrie, une région qu'il n'aime pas traverser puisque riche de paysages industriels et d'autoroutes. Le Jacquet souvent doit marcher sur l'asphalte aux bords de route. De ce lieu l'auteur conserve seulement quelques souvenirs dignes de ses mémoires, c'est-à-

³ Ivi, (positions dans le Kindle 737-743). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

⁴ Ivi, (positions dans le Kindle 773-778). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

dire les moments passés dans les villages pas touristiques caractérisés par une architecture médiévale et surtout les moments dans lesquels il s'est égaré en se retrouvant plongé dans la nature riche de verdure et de petits parcours de montagne dans lesquels il sait s'orienter comme un montagnard.

Un moment décisif de sa marche est quand il quitte la Cantabrie pour entrer dans les Asturies. Ici il doit dire adieu à son compagnon de voyage pendant la traversée de cette région si détestée : la mer. En fait dans ce point le Chemin quitte la côte et entre dans un milieu champêtre.

Ce moment de séparation avec l'horizon marin produit dans notre Jacquet une profonde tristesse puisqu'il affirme d'avoir entrelacé avec la mer une relation toujours troublée, mélangée aussi bien de rejet que de nostalgie :

En Cantabrie, j'ai connu la même alternance de rejet et d'attachement. Je me suis impatienté de devoir subir l'intenable compagnie de cette mer dépourvue de fantaisie et, oserais-je dire, de conversation. Et puis, au moment de la quitter, je me suis attaché à elle au point de souffrir à l'idée d'en être séparé et cela avant même que le Chemin m'ait éloigné d'elle. Les dernières nuits en sa compagnie étaient douloureuses de plaisir. Si je me permets ici une confidence, je dirais que ce paradoxe est celui de toute ma vie. Sans doute ne suis-je pas le seul à goûter les choses et les êtres au moment où ils nous quittent. Mais j'ai poussé plus que d'autres le vice ou la gourmandise jusqu'à m'éloigner souvent de ce que j'ai de plus cher, pour en mesurer le prix. Jeu dangereux où l'on peut gagner beaucoup, mais où il y a encore plus à perdre.⁵

Rufin après l'expérience cantabrique se sent un "pèlerin accompli", il passe à la phase de la discipline dans laquelle la faim, la fatigue et la douleur ne comptent plus, ce qui est fondamental est de marcher et d'obéir au Chemin pour obtenir une seule récompense, la liberté.

Dans ces nouvelles terres, les Asturies, l'auteur retrouve sa spiritualité et sa foi chrétienne. En particulier, la ville religieuse d'Oviedo signe le point culminant de son pèlerinage chrétien. Ici il découvre l'importance des lieux de culte comme les sanctuaires préromans, les monastères et les églises de campagne qui gardent leur charme médiéval.

⁵ Ivi, (positions dans le Kindle 1197-1203). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

C'est en traversant cette région que l'académicien comprend que le pèlerinage de Saint-Jacques n'est pas seulement une expérience religieuse chrétienne, mais qu'il appartient à toutes les religions du monde. En particulier, la foi qui le plus soutient l'esprit du Chemin est celle du bouddhisme parce qu'on se focalise sur la liberté de l'âme après avoir délivré toute forme d'oppression du corps et de la tête. Rufin aussi entre dans cette phase bouddhiste, il devient une sorte de philosophe-zen capable de savourer chaque instant de son voyage. Dans cette nouvelle condition, il instaure des relations très positives avec des marcheurs : pendant une nuit passée au monastère de Corvellada, il connaît une belle fille slave, son compagnon de marche qui venait de la Belgique et deux jeunes hommes espagnols. Ce groupe lui fera compagnie pendant une bonne partie du *Camino Primitivo* où il les rencontrera dans plusieurs étapes sans avoir fixé de se retrouver.

La dernière région que les Jacquets doivent parcourir pour arriver au but du voyage est la Galice, terre considérée le point dans lequel le pèlerin se sent le plus près. Cette sensation éveille de fortes émotions en Rufin même.

Dans les premières étapes galiciennes notre protagoniste retrouve deux amis connus auparavant et avec eux il continue sa marche jusqu'à la ville de Lugo où il quitte son groupe parce que sa femme Azeb l'a rejoint pour parcourir ensemble les cent derniers kilomètres jusqu'à l'objectif.

À partir de leur rencontre l'auteur souligne tout de suite les différences entre un véritable pèlerin et un nouvel arrivé. La première différence concerne le sac-à-dos pour la randonnée : pour un pèlerin avec expérience cet objet représente un compagnon de voyage, une sorte de chambre d'hôtel prêt-à-porter qui contient l'essentiel pour vivre. Tous les éléments contenus doivent être choisis soigneusement pour alléger le poids sur le dos, ce qui n'est pas nécessaire doit être éliminé graduellement pendant la marche. C'est pour ces raisons que Rufin s'énervait quand sa femme lui dit qu'elle n'avait pas eu le temps de trier sa trousse de maquillage et elle l'avait dans son sac-à-dos.

À Lugo, donc, commence l'aventure de ce couple qui doit marcher ensemble quelque jour en parcourant les dernières étapes du *Camino Frances*, le chemin du pèlerinage par excellence choisi par un grand nombre de marcheurs. Toutefois, Rufin ne se sent pas prêt de quitter la solitude et la calme du Chemin du Nord pour commencer l'autoroute des pèlerins, donc il décide de mener une route variante plus sauvage et intéressante pour éviter la foule de la route classique. Il décide de prendre un raccourci sans informer Azeb, mais le résultat final de cette pensée est l'égarement dans un lieux désert sans aucun signe jacquaire pour s'orienter et sans eau à boire. La conséquence est une forte bagarre avec sa femme.

Après cette aventure rocambolesque, le couple continue la marche traditionnelle du Chemin français en disant adieu à la solitude puisque cette dernière branche est caractérisée par la foule. En fait, Rufin observe des nouveautés par rapport au Chemin du Nord :

Sur le Chemin français, les marcheurs sont si nombreux et les places d'auberge si précieuses que tout le monde se précipite le matin, afin d'être parmi les premiers à l'étape. Sur notre Camino del Norte tranquille, nous n'avions pas connu cette lutte pour les lits ni la course pour doubler les autres à l'arrivée, ni la ligne des sacs à dos posés devant la porte de l'auberge en attendant que l'hospitalier enregistre les pèlerins. Car, dans le monde impitoyable du Chemin français, la place des mochila dans la file indique l'ordre dans lequel les Jacquets seront reçus. La voie royale du pèlerinage est victime de son succès, en particulier à l'approche de Compostelle. Partout ailleurs, sur les autres chemins, les pèlerins, en petit nombre, disparaissent dans le paysage. Sur le Chemin français, ils sont au premier plan. L'environnement s'est adapté à eux. Des publicités leur sont destinées; des lieux de ravitaillement ou d'hébergement d'une taille considérable les accueillent; des boutiques vivent de cette clientèle, nombreuse à défaut d'être prodigue. L'ingéniosité des marchands du Temple est, on le sait, sans borne. Dans ces régions pauvres, ils ont su tirer parti de la présence des pèlerins, en proposant des gammes de services ingénieuses qui leur sont destinées. Ainsi la Mochila-Express. Ce système de taxi pour les bagages permet aux marcheurs de se délivrer de leur sac à dos et de le retrouver à l'étape.⁶

Désormais proches du but, Rufin et sa femme rejoignent la ville de Lavacolle, le site de l'aéroport de Saint-Jacques-de-Compostelle où de nombreux touristes et fidèles arrivent en avion pour atteindre l'Apôtre.

⁶ Ivi, (positions dans le Kindle 2280-2291). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

Ici notre auteur commence réfléchir sur les différences entre les pèlerins-marcheurs et ceux qui sont venus en avion ou en voiture, en affirmant que les Jacquets ont l'orgueil d'avoir parcouru beaucoup de kilomètres pour apporter à l'Apôtre leur souffrance qui témoigne leur dévotion. Leurs mérites et leurs efforts seront récompensés par l'acquisition de la *compostela* de part de la mairie de Santiago. Le même ne se passera pour les touristes qui, au contraire, se procureront seulement des souvenirs.

La dernière étape de la randonnée avant de traverser les portes de Saint-Jacques est le Monte del Gozo, c'est-à-dire le mont de la Joie puisqu'au sommet de celui-ci on peut voir de loin les toits rouges de Compostelle.

Quand enfin les pèlerins arrivent à Saint-Jacques-de-Compostelle la première chose qu'ils veulent faire est d'aller à la mairie pour prendre la très désirée *compostela*, un diplôme rédigé en latin qu'un fonctionnaire donne après avoir analysé avec attention les tampons de chaque *credencial*.

Après cette opération il reste seulement d'arriver au kilomètre zéro du pèlerinage, le bout de tout, qui se trouve à la place de l'Obradoiro riche de monuments et dans laquelle se démarque la majestueuse basilique qui conserve les reliques de Saint-Jacques. En effet, c'est juste dans ce site riche de religiosité et spiritualité qu'a lieu la grand-messe des pèlerins, une cérémonie avec des lectures dans plusieurs langues étrangères, des chants et le précieux moment de l'allumage du *botafumeiro*, un encensoir très grand qui contient myrrhe et encens, suspendu par une corde au plafond de la basilique. Six hommes l'allument et s'emploient alors à lui imprimer un mouvement de balancier fumant qui avec vitesse va et vient dans le transept répandant ses fragrances dans toute l'église. Il s'agit donc d'une cérémonie avec un charme ancien qui se répète dans l'histoire du pèlerinage et qu'indique la fin du voyage.

Une fois retournés à la maison, les Jacquets reprennent leur vie, leur routine probablement n'a pas changé mais quelque aspect du pèlerinage reste. Notre écrivain,

par exemple, garde la philosophie de la *mochila* (le sac-à-dos), c'est-à-dire qu'il faut éliminer les contraintes dans la vie pour chercher d'alléger son âme.

En outre cette expérience extraordinaire l'a conduit à l'écriture d'un chef-d'œuvre de sa carrière littéraire, c'est-à-dire le roman historique *Le Grand Cœur* qui raconte la quête de la liberté par le protagoniste Jacques Cœur auquel l'auteur se sent très lié.

Pour conclure, Rufin explique la provenance de son désir de mettre à l'écrit les mémoires de son pèlerinage : deux éditeurs amis de Chamonix lui ont demandé de raconter son voyage et après un rejet de départ, il commence à élaborer ses souvenirs comme il explique dans ces lignes :

Mais voilà que, dans cet hiver particulièrement glacial, dans le paysage blanc que je traversai ce jour-là pour rentrer chez moi, je voyais revenir à moi des images de ciels éclatants et de sentiers boueux, d'ermitas solitaires et de côtes battues par les vagues. Dans la prison de la mémoire, le Chemin s'éveillait, cognait aux murs, m'appelait. Je commençai à y penser, à écrire et, en tirant le fil, tout est venu. Rien n'avait disparu. C'est une erreur ou une commodité de penser qu'un tel voyage n'est qu'un voyage et que l'on peut l'oublier, le ranger dans une case. Je ne saurais pas expliquer en quoi le Chemin agit et ce qu'il représente vraiment. Je sais seulement qu'il est vivant et qu'on ne peut rien en raconter sauf le tout, comme je m'y suis employé. Mais, même comme cela, l'essentiel manque et je le sais. C'est bien pour cela que, d'ici peu, je vais reprendre la route. Et vous aussi.⁷

Cette œuvre de Jean-Christophe Rufin fait son apparition le 4 avril 2013 chez les Éditions Guérin de Chamonix.

3.2 THE WAY, LA ROUTE ENSEMBLE : RESUMÉ

Le cinéaste américain Emilio Estévez en 2010 se consacre à la production et à la réalisation du film *The Way, La Route Ensemble*.

⁷ Ivi, (positions dans le Kindle 2505-2513). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

Le tournage du film se passe en France et en Espagne pour suivre pour huit cents kilomètres le Chemin Français : en effet les scènes se déroulent à partir des Pyrénées jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle.

L'histoire commence avec les scènes de vie quotidienne du protagoniste Tom Avery, un médecin de la Californie très adapté à son existence confortable en se dédiant complètement à sa profession et sa passion pour le golf.

Toutefois ce style de vie tant calme et routinier est soudain interrompu par un coup de téléphone qui lui arrive de la France : un gendarme lui annonce la mort de son jeune fils Daniel à Saint-Jean-Pied-de-Port où il se trouvait pour commencer le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. La cause de la mort est une tempête dans les Pyrénées qui a provoqué un fatal accident que l'a tué. Son père doit rapidement aller en France pour récupérer le corps du jeune.

Pendant le voyage Tom est déchiré par le chagrin, son seul fils lui avait dit plusieurs fois de partir avec lui à la découverte du monde. Il aimait voyager pour découvrir pays et cultures différentes, au contraire de son père que lui conseillait de continuer les études pour faire carrière. La relation entre eux, donc, n'était pas si forte parce qu'ils sont deux personnes complètement différentes et le dialogue entre eux est toujours difficile.

Quand le médecin arrive à Saint-Pied et le gendarme lui informe que son fils avait commencé le Chemin pour Santiago, il comprend que la décision meilleure à prendre est de partir avec les cendres de Daniel dans son sac-à-dos et de vivre cette nouvelle expérience pour lui rendre hommage dans une manière qu'il aurait certainement apprécié et aimé.

Alors avec courage et plein d'amour, Tom Avery part pour le pèlerinage avec le but de finir le périple entrepris par son enfant. À chaque étape du parcours il laisse une poignée de cendre pour tracer le passage de Daniel dans ces terres. En outre pendant la

marche il voit la figure de Daniel plusieurs fois, le spectre du fils lui fait compagnie pour lui témoigner son support dans cette aventure extraordinaire.

Le médecin n'est pas prêt pour une telle randonnée, le Chemin demande préparation athlétique et beaucoup d'énergie. Toutefois, la préparation plus importante à avoir est celle mentale, de la tête et surtout de l'âme parce que le Chemin enquête avec profondeur sur l'esprit et met à l'épreuve dans tous les moments.

Tom, pour ce qui concerne l'aspect physique, n'est pas la figure idéale pour faire cette aventure parce qu'il est une personne âgée peu sportive, en fait pendant la marche il est assez fatigué et avec une régulière douleur aux pieds. Mentalement c'est pire : le chagrin de la perte du fils lui porte une mauvaise humeur qui cause son désir de marcher en solitude.

Toutefois les vicissitudes du voyage le mènent à connaître d'autres pèlerins qui, avec leur personnalité et leur histoire de vie, s'approchent de lui. Ils commencent à marcher ensemble et ce qu'ils forment de façon complètement spontanée est un groupe aussi bien différent qu'amusant.

Chacun d'entre eux décide de partir pour Compostelle sur la base d'une personnelle motivation en espérant que la marche l'aide à trouver la solution. Mais souvent il se passe que les motivations données aux autres pour justifier le choix du pèlerinage ne correspondent pas aux vraies raisons qu'ils gardent dans leur cœur. Alors, le mystère du "pourquoi" du protagoniste s'épaissit avec ce des autres personnages. L'énigme sera révélée graduellement pendant la route.

La première personne que Tom rencontre au point de départ est Joost, un hollandais jovial très gourmand et bavard qui a décidé de partir pour Saint-Jacques pour chercher de maigrir. Il accompagne le protagoniste à partir de la première étape et il découvre tôt la mission de Tom puisqu'il l'observe chaque fois que le médecin laisse les cendres de Daniel pendant le chemin. Joost est donc le seul qui connaît son secret.

La deuxième pèlerine est Sarah, une canadienne faussement cynique qu'affirme de faire cette expérience pour arrêter de fumer. En apparence elle a l'air d'une femme de forte personnalité, mais en réalité elle cache une profonde fragilité. En effet, dans un épisode de dispute avec Tom, elle se confesse : elle avait un mari très violent qui lui blessait, quand elle était enceinte elle décidait d'avorter parce qu'elle ne voulait pas permettre à son mari d'avoir recours à la violence contre sa petite fille. Ce grand chagrin la fait souffrir, donc elle espère de trouver de la paix en pèlerinage.

Le dernier compagnon de voyage est Jack, un écrivain irlandais parti en pèlerinage à Paris et caractérisé par le syndrome de la page blanche. Ses éditeurs lui ont demandé d'écrire un livre sur le Chemin, mais il rencontre des difficultés parce qu'il a perdu l'inspiration. Vers la fin de la randonnée il comprend qu'une histoire très forte qui peut réussir très bien est celle de Tom. Après une initiale relation de conflit, le médecin lui donne l'autorisation pour raconter son expérience et son vérité.

La relation entre Tom et ses compagnons au début est très difficile, il est dur vers chaque leur tentative de dialogue et il est constamment de mauvaise humeur.

Son attitude négative change après des événements dans lesquels ses copains l'aident sans aucune hésitation. Par exemple, dans un restaurant Tom s'enivre et il n'est plus capable de se contrôler, alors il est emprisonné par les forces de l'ordre locaux. Le jour suivant, Jack paie la caution pour le faire libérer même si l'américain l'avait vexé. Cet épisode marque le début d'une nouvelle phase du voyage dans lequel le protagoniste comprend ses erreurs et se dédie avec plus d'intérêt à sa relation d'amitié avec les autres.

Quand ils arrivent à Burgos un gamin vole et s'échappe avec le sac-à-dos de Tom qui contient les cendres de Daniel. Le groupe le suivit mais sans des résultats. L'homme est désespéré, c'est une perte très importante. Mais heureusement la scène se conclut de manière positive parce que le père du gamin lui commande de rendre le sac-à-dos à son possesseur et, pour présenter ses excuses, il invite le groupe à une fête de famille.

La marche continue avec un rythme régulier. Quand finalement ils arrivent à Saint-Jacques-de-Compostelle, ils vont à la cathédrale pour prier et participer à la cérémonie du *bota fumeiro* qui suscite leur beaucoup d'émotions. Après avoir accompli la mission religieuse, ils vont à la mairie pour obtenir leur *compostela*, c'est-à-dire le diplôme en latin qui témoigne la conclusion du Chemin de Saint-Jacques.

C'est le but du voyage après 800 kilomètres de randonnée, il est arrivé le moment de se séparer et de se dire adieu : Tom a le désir de continuer le voyage jusqu'à Murcia où il libérera les cendres de son fils dans l'océan, tandis que ses compagnons rentreront à la maison.

Malgré leur intention, ils changent d'avis et ils décident de faire compagnie à Tom jusqu'au nouveau but. Heureux de continuer leur aventure ensemble, ils arrivent à l'océan où le protagoniste parle pour une dernière fois avec le spectre de Daniel qui lui démontre sa satisfaction puisqu'il a réussi dans sa mission. Tom est enfin prêt à libérer les cendres de son enfant pour les laisser au vent et à la puissance de l'océan.

La scène finale du film montre la transformation du protagoniste qui change son style de vie parce qu'il pense de n'avoir assez voyagé dans sa vie. C'est alors qu'il commence une nouvelle aventure dans un nouveau voyage comme son fils avait désiré.

Le but de la dernière partie de ce chapitre sera donc de comparer les deux travaux précédemment resumés auxquels notre mémoire s'inspire.

3.3 COMPARAISON

Les éléments à comparer entre le livre *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* de Jean-Christophe Rufin et le film *The Way* de Emilio Estévez sont nombreux. En

fait en lisant le récit et en regardant le film, on retrouve des aspects en commun, mais aussi des aspects complètement différents.

Le premier objet de notre analyse est l'œuvre littéraire *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* écrite par Jean-Christophe Rufin après avoir vécu l'extraordinaire expérience du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Le récit a vu sa publication le 4 avril 2013 chez Éditions Guérin de Chamonix, il compte 258 pages et il est séparé en trente-deux chapitres qui narrent les étapes parcourues par le pèlerin et les caractéristiques du voyage.

Ce travail représente un des récits de voyage le plus importants dans la littérature française, en effet il est tellement apprécié par la critique littéraire qu'en 2013 il a reçu le prestigieux prix Nomad's.

Le deuxième objet est complètement différent, il s'agit cette fois d'un film intitulé *The Way*, produit et réalisé par Emilio Estévez. Il a fait sa première apparition aux États-Unis en septembre 2010, deux mois plus tard il sort en Espagne, en 2011 en Grande-Bretagne, le 27 juin 2012 en Italie et le 25 septembre 2013 il fait son apparition en France avec le titre traduit en français *La Route ensemble*.

Sa durée est de 2h 08min et il appartient au genre de l'aventure, mais aussi de la comédie et du drame parallèlement.

Le casting est formé par le grand acteur Martin Sheen, le père de Estévez qui joue le rôle du protagoniste Tom Avery, un médecin américain qui découvre que son fils Daniel (Emilio Estévez même) est mort en marchant sur le chemin de Santiago de Compostela. Comme dans la réalité, donc, la relation entre père et fils est gardée aussi dans le film. Les autres acteurs s'appellent Deborah Kara Unger, Yorick Van Wageningen et James Nesbitt qui jouent les rôles des copains de voyage du protagoniste, c'est-à-dire de Sarah la canadienne, Joost le hollandais et Jack l'irlandais. En outre, aux premières scènes, nous pouvons observer aussi la figure de Renée Estévez, la petite sœur du réalisateur qui participe au film avec la petite interprétation de la secrétaire du médecin Tom Avery.

Une première différence concerne le contenu des travaux : l'histoire du récit de Rufin est très simple, il raconte ses aventures et ses réflexions sur le Chemin après l'avoir terminé, donc le contenu est riche de souvenirs et d'informations que l'auteur donne à ses lecteurs. Le scénario du film est au contraire intrigant puisqu'à l'histoire du protagoniste s'entremêle celle des autres personnages, les compagnons de voyage de Tom, leur expérience de vie et leurs motivations pour le pèlerinage.

Ces deux projets arrivent les deux dans un moment particulier de la vie de leur réalisateur : en effet l'académicien Rufin en 2013 avait déjà une carrière littéraire extraordinaire et il était déjà très aimé par son public et apprécié par la critique, donc quand il part pour le Chemin il décide de le faire pour soi-même parce qu'il se sent prêt pour une expérience si intéressante et puissante du point de vue personnel et intérieur, tandis que pour l'acteur Estévez fait le contraire, avec ce film il veut créer quelque chose de grande importance pour lancer sa propre carrière. En effet il rêve un grand film que puisse avoir du succès dans le difficile monde du cinéma international.

Ensuite, une claire différence concerne aussi les lieux où les intrigues se sont déroulées.

Le récit de l'écrivain se déroule en France et en Espagne. Pour préciser il part à Hendaye, sur les Pyrénées françaises, et il traverse les régions espagnoles de la Cantabrie, des Asturies et de la Galice pour arriver au but final de Saint-Jacques-de-Compostelle. En faisant cet itinéraire, Rufin décide donc de parcourir la route du nord, c'est-à-dire le *Camino del Norte* qui résulte être beaucoup plus difficile et fatigant de la route traditionnelle du pèlerinage. Les principales étapes que notre pèlerin traverse sont : Saint Sébastien, Bilbao, Santander, Gijón, Oviedo, Lugo et Saint-Jacques. Il marche pour plus ou moins huit cents kilomètres dans une période de deux mois. Son itinéraire est très charmant parce qu'il a pour beaucoup de temps un compagnon de voyage, la mer, qui avec son bruit naturel lui fait toujours compagnie.

Le film aussi est tourné en France et en Espagne, toutefois le protagoniste parcourt la principale route du pèlerinage, la route traditionnelle riche d'histoire médiévale qui

s'appelle *Camino Frances*. Tom Avery commence sa marche sur les Pyrénées françaises, dans le village de Saint-Pied-le-Port et il fait huit cents kilomètres en traversant parmi les étapes les plus importantes Pampelune, Logroño, Burgos, Léon et finalement Saint-Jacques. Mais sa marche ne s'arrête pas ici parce qu'il a le désir de répandre les cendres de son fils dans l'océan, donc il arrive jusqu'à Murguía, une ville qui garde l'important sanctuaire de la Virgen de la Varga, c'est-à-dire la protectrice des défunts.

Pour ce qui concerne les deux protagonistes de cette comparaison, il est nécessaire d'expliquer que ce sont deux figures très différentes, mais qui ont des caractéristiques très proches les unes des autres. Par exemple, Jean-Christophe Rufin et Tom Avery partagent leur profession de médecins : le premier est médecin de neurologie et psychiatrie dans les hôpitaux les plus importants de Paris et membre pionnier de Médecins sans frontières, le deuxième est médecin ophtalmologue dans sa clinique en Californie. Leur carrière donc est déjà très longue et satisfaisante.

Pour ce qui concerne la famille, Tom a tout perdu : dans une des premières scènes du film on fait comprendre que sa femme est morte il y a beaucoup et son enfant unique reste tué dans les Pyrénées à cause d'une tempête. Il est seul avec sa douleur et ses souvenirs sur les derniers moments passés à dialoguer avec son fils. Le résultat de ce chagrin se peut observer dans la tristesse et confidentialité avec laquelle l'homme commence cette aventure. En revanche, Rufin a une histoire familiale complètement différente : il est heureusement marié avec Azeb et ils ont trois fils. Sa famille le soutient dans cette expérience et sa femme même lui fait compagnie dans le Chemin en devenant une pèlerine pour les cent derniers kilomètres de marche.

Du point de vue physique, l'académicien est une personne préparée pour commencer cette nouvelle expérience parce qu'il est passionné de promenades et d'activités de montagne. En effet, quand il décide de parcourir le Chemin du Nord il est conscient que c'est la route la plus difficile et épuisante. Pendant le voyage il est fatigué mais il n'a pas de grands problèmes de ce type pour terminer et arriver au but. L'américain, au contraire, est une personne âgée et peu sportive, il n'a aucune préparation athlétique pour aborder une marche si dure. Il montre d'avoir les pieds

blessés et il se fatigue de se reposer dans les chambres en commun des *albergues*, parce que le bruit des autres pèlerins ne lui permet pas de s'endormir. Malgré les difficultés, il trouve la force de les surmonter puisque la perte de son fils l'encourage à lutter contre tout pour arriver au but.

Toutefois, les deux protagonistes ne marchent pas seuls, ils sont en compagnie d'autres pèlerins qu'ils rencontrent à plusieurs étapes dans leur Chemin.

Pour commencer il faut observer que Rufin a la volonté de partir pour Saint-Jacques tout seul parce qu'il veut vivre cette expérience comme un vrai pèlerin médiéval et pour le faire, à son avis, il faut marcher en pleine solitude dans la première phase pour commencer travailler sur soi-même. Il explique ce choix dans le chapitre intitulé expressément *Solitudes* :

Pendant ces premières étapes, je suis resté seul ou presque. J'ai croisé quelques rares pèlerins et m'en suis tenu éloigné. Le fait de ne pas dormir dans les auberges est un handicap majeur dans le monde assez grégaire des marcheurs de Compostelle. Dans ces points de rassemblement, on est contraint de faire connaissance grâce à différents rituels comme le choix du lit (« en haut ou en bas ? »), décision grave qui amorce en général une première conversation. Sur le Chemin du Nord, le nombre réduit de pèlerins a pour conséquence qu'on n'en rencontre pas ou très peu pendant que l'on marche. Si l'on est assez rapide, il arrive qu'on dépasse des individus ou des groupes. On commence par les voir longtemps de dos. Une coquille pendue sur leur sac bat la mesure à chaque pas. On se rapproche et, au moment de doubler, on lance le « Bon Camino » rituel. Ce n'est pas de l'espagnol mais un espéranto utilisé aussi bien par des Allemands que par des Australiens. Il ne signifie absolument pas que la personne parle le castillan et, si vous embrayez avec une phrase dans la langue de Cervantès, il y a tout à parier que le pèlerin va secouer la tête et montrer son embarras. Je m'accommodais très bien de ma solitude. Elle me paraissait même nécessaire pour s'imprégner du nouvel état d'errance et de dénuement qu'imposait le Chemin. Quand j'apercevais des couples ou des groupes, il me semblait qu'il leur manquait quelque chose pour éprouver tout à fait la condition de pèlerin. Comme dans ces stages linguistiques où l'on n'apprend pas la langue du pays si l'on est accompagné de compatriotes, il me semblait impossible de s'acclimater vraiment au pèlerinage si on ne vivait pas jusqu'à l'extrême le silence, la rumination, l'abandon à la crasse auquel nul voisinage familial n'impose de borne.⁸

Rufin, en effet, préfère dormir en campant en pleine nature avec sa tente pour éviter le contact avec les autres pèlerins dans les auberges. Cette condition dure une semaine parce que dans l'arrêt du monastère de Zenarruza il instaure la première relation avec les autres Jacquets : ici il dialogue avec des femmes australiennes et autrichiennes. Puis,

⁸ Ivi, (positions dans le Kindle 529-542). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

à Bilbao il fait connaissance de deux sœurs françaises qui étaient en train de faire leur quatrième pèlerinage et dans un bateau en Cantabrie il rencontre un Haut-Savoyard qui était en marche depuis deux mois. Parmi plusieurs copains de voyage rencontrés seulement une fois ou en occasion de plusieurs étapes, il instaure une relation d'amitié en particulier avec deux pèlerins qu'il connaît dans une auberge de Grade : le premier est un jeune homme belge très tranquille qu'il considère un excellent marcheur vu qu'il était parti de la Belgique, la deuxième est une belle fille moldave qui habite en Espagne depuis longtemps. Ces deux marcheurs deviendront un groupe avec notre protagoniste pour une belle tranche du Chemin. Rufin se sent bien en leur compagnie parce qu'ils sont tous pèlerins de la même condition physique et spirituelle. Le groupe se sépare en Galice, près de Lugo, où notre Jacquet s'est organisé avec sa femme Azeb qui le rejoint pour faire les cent derniers kilomètres ensemble. À ce stade, le médecin est désormais un pèlerin avec expérience, tandis que sa femme est une débutante et ils doivent parcourir les dernières étapes ensemble. Il affirme qu'elle ne peut pas comprendre à fond l'expérience du pèlerinage parce que le temps passé et les fatigues rencontrées et surmontées transforment l'âme du marcheur, qui a vécu cette expérience de manière absolue. Pour faire comprendre ces différences l'auteur prend comme exemple l'objet le plus important pour un Jacquet, le sac-à-dos, et il fait une comparaison entre le sien et celui d'Azeb. Le résultat est un fragment très ironique et amusant :

Pour le nouvel arrivant sur le Chemin et d'autant plus qu'il n'entend pas en parcourir une très longue portion, le sac à dos est simplement... un sac à dos. Pour le pèlerin déjà attendri par une longue marche, le sac à dos c'est le compagnon, la maison, le monde qu'il transporte. En un mot, c'est sa vie. À chaque pas, les bretelles l'ont enfoncé dans sa chair. Ce fardeau fait partie de lui. S'il le pose, c'est sans jamais le perdre des yeux. La désinvolture avec laquelle le nouveau marcheur fourre dans son sac des objets variés et souvent superflus, sans penser ni à leur volume ni à leur poids, provoque chez le pèlerin aguerri un effroi proche de l'épouvante. C'est que, au fil des étapes, le marcheur a appris à peser, au propre comme au figuré, chacun des éléments qui composent son barda. Avant le départ, j'étais tombé un peu par hasard sur des sites internet consacrés à la « marche ultralégère » ou MUI. Je devais rapidement découvrir qu'il ne s'agissait pas seulement pour les responsables de ces sites de prodiguer des conseils techniques. Leur approche était plus globale, plus ambitieuse, et se présentait presque comme une philosophie. L'axiome central de la pensée MUI tient en une phrase : « Le poids, c'est de la peur ». Pour les adeptes de cette démarche, l'essentiel consiste à méditer sur la notion de charge et, au-delà, sur le besoin, sur l'objet, sur l'angoisse qui s'attache à la possession. « Le poids, c'est de la peur. » En partant de là, chacun est amené à réfléchir. Un pull-over : c'est nécessaire. J'en emporte deux : pourquoi ? De quoi ai-je donc si peur ? Le froid est-il vraiment menaçant ou est-ce mon inconscient qui, sur ce sujet, pèse de tout le poids de mes névroses ? Les sectataires du mouvement MUI vont loin dans leur volonté de se déprendre de toute crainte irrationnelle. Leurs sites

fourmillent d'inventions ingénieuses permettant à un seul objet de répondre à plusieurs besoins (réels). On trouvera ainsi des capes de pluie transformables en tente, des sacs de couchage convertibles en veste duvet, un tapis de sol utilisé comme paroi de sac à dos. L'ingéniosité des bricoleurs leur fait découvrir des solutions originales pour convertir une canette de bière en réchaud ou fabriquer un sac à dos avec un filet pour stocker les balles de tennis. On trouve sur le site des chargements types, élaborés en fonction de la durée de la randonnée et du climat. On apprend ainsi comment circuler cinq mois avec six kilos et demi sur le dos, bivouaquer en moyenne montagne sans emporter plus de quatre à cinq kilos ou traverser l'Islande pendant dix-sept jours en autonomie complète sans porter plus de quinze kilos. J'avais regardé ces sites avec curiosité et un peu de condescendance, je l'avoue, pour ce qui m'apparaissait comme une lubie minimaliste un peu folklorique. J'y avais quand même pêché quelques idées et je m'étais cru malin en ricanant sur mes peurs, à mesure que je bourrais mon sac de tee-shirts et de chaussettes. Mais, dès que je me suis engagé sur le Chemin, tout a changé. Le sac à dos, auquel les Espagnols donnent le joli nom de mochila, est devenu pour moi comme pour tout Jacquet le compagnon de chaque instant. Ce compagnon revêt deux formes distinctes, opposées et contradictoires. Ouverte, la mochila déploie ses trésors. Sur le tapis de sol de la tente ou le plancher d'une chambre d'hôtel, tout ce dont on peut disposer est là. Se changer, se soigner, se laver, se divertir, s'orienter : toutes ces fonctions sont assurées par des objets tirés de la mochila. Mais, au petit matin, quand il faut repartir, ce désordre doit pouvoir tenir en entier dans le sac sans trop l'alourdir. À cette contrainte générale s'est ajoutée pour moi une douleur lancinante du dos, séquelle d'un ancien traumatisme qui devait se conclure, quelques mois plus tard, par une intervention chirurgicale. La hernie discale qui me comprimait une racine nerveuse agissait comme une sonnette d'alarme, chaque fois que je saisisais mon sac par une bretelle, pour l'ajuster sur mon dos. L'obsession du poids prit donc rapidement un caractère tyrannique. À chaque étape, je considérais, cette fois avec sérieux, les objets que je transportais, en me demandant honnêtement s'ils étaient indispensables. Le pèlerin lancé dans un tel examen a à sa disposition deux outils précieux : les poubelles et les bureaux de poste. Dans les premières, il dépose ce dont il veut se défaire quand l'objet en question est de peu de valeur. S'il y tient, il peut les placer dans un paquet et se les envoyer à lui-même. C'est ainsi que j'ai trouvé en rentrant la batterie de cuisine et le réchaud de montagne dont je m'étais bien inutilement encombré, dans un pays où le menu del día, copieux et à prix réduit, semble figurer parmi les droits universels de l'homme. Ce dépouillement progressif, cet effeuillage de la mochila s'est poursuivi tout au long des étapes. La réflexion sur mes peurs a cessé d'être un sujet de plaisanterie : j'ai pris l'affaire avec gravité. J'ai découvert par exemple que j'étais victime d'une crainte très irrationnelle du froid (au point de traîner pendant tout le voyage, faute de solution alternative, un sac de couchage pour la haute altitude, totalement inadapté à ce début d'été espagnol). En revanche, j'étais délivré jusqu'à l'inconscience de toute angoisse concernant la faim et la soif. Il est vrai que je ne mange jamais pendant les courses en montagne et que je fonctionne comme un vrai chameau, à rebours de toutes les recommandations médicales. Sans entrer plus avant dans ces détails à résonance psychanalytique, je dirai également que je suis extrêmement sensible aux odeurs axillaires, toujours muni de déodorant et de tee-shirts de rechange tandis que je supporte assez bien de ne pas me laver les pieds. Ces détails, j'en ai conscience, peuvent au mieux susciter votre désintérêt, au pire votre dégoût et je ne poursuivrai pas sur ce sujet. Qu'il me soit seulement permis de dire que ces constatations sont des portes ouvertes sur l'inconscient et que chacun, s'il se livre à cet examen de lui-même, en tirera certainement profit... Quoi qu'il en soit, à mesure que le Chemin s'allonge, la mochila maigrit et atteint une forme d'équilibre frugal qui touche à la perfection. Le choc est d'autant plus rude lorsqu'on est tout à coup rejoint par quelqu'un qui n'a pas encore procédé à cet apurement. Quand ma femme, avec un désarmant sourire, a prononcé la phrase suivante : « Au fait, je n'ai pas eu le temps de trier ma trousse de maquillage avant de partir et je l'ai mise telle quelle dans mon sac », j'ai cru tomber à la renverse. Tout le talent des fabricants de cosmétiques tient, on le sait, à l'art avec lequel ils savent enfermer un doigt de fond de teint dans un flacon de verre aux parois si épaisses que son contenu apparaît à peine. Un instant, j'eus la tentation de renvoyer ma chère

compagne à l'examen de ses peurs, mais finalement je préférerai me réjouir de ce qu'elle disposât des moyens de rester belle et je fourrai la trousse obèse dans ma maigre mochila.⁹

En outre, le couple commence le premier jour de marche ensemble avec une forte bagarre à cause d'un égarement que l'homme provoque parce qu'il décide de prendre un raccourci sans rien dire à la femme. Après ces premières aventures comiques, la randonnée continue jusqu'au but et Azeb aussi reçoit sa *compostela* pour avoir marché cent kilomètres, c'est-à-dire le minimum requis pour obtenir le prestigieux document.

Pour ce qui concerne les compagnons de voyage du protagoniste du film, il faut préciser que Tom aussi, comme Rufin, ne veut pas de compagnie pendant la route. Sa motivation tragique qui le mène à faire cette expérience lui empêche de vivre le pèlerinage avec paix et tranquillité, donc il n'a pas un état d'esprit positif. Il sait seulement qu'il doit accomplir cette mission pour rendre hommage à Daniel. Cependant, sa volonté de solitude n'est pas respectée dès le premier moment parce que des autres pèlerins se lient à lui et ils ne le laissent jamais seul.

Le premier personnage qui veut lui faire compagnie est Joost, un hollandais très jovial et gourmand qu'il connaît dans un restaurant à Saint-Pied-le-Port, le point de départ de Tom. Il est un homme amical avec tous, un vrai moulin à paroles, une caractéristique que le réservé médecin n'apprécie pas.

Plus avant dans le Chemin, Tom fait la connaissance d'une canadienne, Sarah, qui se montre immédiatement méchante et grincheuse vers Tom parce qu'elle n'aime pas les américains. Elle se décrit comme une femme de personnalité forte et déterminée, mais en réalité elle cache une profonde fragilité d'âme due à une histoire de vie violente et douloureuse.

Le dernier personnage auquel Tom s'approche est Jack l'irlandais, un écrivain parti de Paris pour combattre son syndrome de la page blanche pendant le pèlerinage. Quand le groupe le rencontre il est en train de traverser une crise parce que ses éditeurs lui avaient demandé un livre, mais il se sent perdu, il n'a pas d'idées.

⁹ Ivi, (positions dans le Kindle 2107-2161). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

En resumant, les trois compagnons de Tom sont très différents entre eux, ils ont des motivations différentes pour avoir décidé de partir, mais malgré cela ils ont tous un aspect commun qu'ils partagent : leur point de référence dans toute la durée du pèlerinage est Tom. Il représente une sorte de magnet qui les relie à lui, en effet ils le suivent toujours dans la marche, dans les moments de repos et dans les nuits dans les auberges. Même si le caractère de Tom est toujours grincheux et insouciant, il représente leur guide et plusieurs fois ils l'aident dans les moments de difficulté.

À cette partie concernant les protagonistes et les autres personnages peut s'entrelacer l'aspect du "pourquoi" de ce choix, donc des motivations qui ont mené ces personnes à entreprendre un pèlerinage si dur et transformant. Chaque figure analysée jusqu'ici a une histoire de vie plus ou moins difficile et des motivations pour lesquels a pris cette décision. Toutefois, la première règle que tout Jacquet sait est qu'il ne faut jamais demander le "pourquoi" du pèlerinage de Santiago parce qu'une seule réponse n'est pas possible, un pèlerin peut avoir aussi bien mille raisons qu'aucune. C'est un choix très personnel et intérieur qui est difficile à expliquer aux autres. Jean-Christophe Rufin parle dans son récit de cette question et il analyse avec l'ironie qui le caractérise les possibles réponses que le pèlerin peut donner pour éviter de trop prolonger le débat avec l'interlocuteur :

Pourquoi ? C'est évidemment la question que se posent les autres, même quand ils ne vous la posent pas. Chaque fois qu'au retour vous prononcerez la phrase : « Je suis allé à Compostelle à pied », vous noterez la même expression dans les regards. Elle traduit d'abord l'étonnement (« Qu'est-ce qu'il est allé chercher là-bas ? ») puis, à une certaine manière de vous dévisager à la dérobée, la méfiance. Rapidement, une conclusion s'impose : « Ce type doit avoir un problème ». Vous sentez le malaise s'installer. Heureusement, nous vivons dans un monde où la tolérance est une vertu : l'interlocuteur se ressaisit bien vite. Il peint sur son visage une mimique enthousiaste qui exprime la joie, en même temps que la surprise. « Quelle chance tu as ! » Et il ajoute car, tant qu'à mentir, autant le faire avec conviction et emphase : « C'est mon rêve de faire ce chemin un jour... » La question du « pourquoi » s'arrête en général sur cette phrase. En avouant qu'il caresse le même projet que vous, votre interlocuteur vous dispense, en même temps qu'il se dispense, de dissenter sur les raisons qui peuvent pousser un adulte normalement constitué à marcher près de mille kilomètres avec un sac sur le dos. Alors, tout de suite, on peut passer au « comment » : Étais-tu seul ? Par où es-tu passé ? Combien de temps cela t'a-t-il pris ? Il est heureux que les choses se déroulent ainsi. Car les rares fois où, au contraire, on m'a posé frontalement la question « Pourquoi êtes-vous allé à Santiago ? », j'ai été bien en peine de répondre. Ce n'est pas un signe de pudeur mais plutôt de profonde perplexité. Au lieu d'exprimer son embarras, la meilleure solution est encore de livrer quelques indices, au besoin en les inventant, pour égarer la curiosité de celui qui vous interroge et le mener sur de fausses pistes : « Il y

avait des coquilles Saint-Jacques sur les monuments dans la ville de mon enfance » (piste freudienne). « J'ai toujours été fasciné par les grands pèlerinages du monde » (piste œcuménique). « J'aime le Moyen Âge » (piste historique). « Je voulais marcher vers le soleil couchant jusqu'à rencontrer la mer » (piste mystique). « J'avais besoin de réfléchir. » Cette dernière réponse est la plus attendue, au point d'être considérée généralement comme la « bonne » réponse. Elle ne va pourtant pas de soi. N'est-il pas possible et même préférable, pour réfléchir, de rester à la maison, de traîner au lit ou dans un fauteuil, ou, à la rigueur, de faire quelques pas sur un itinéraire proche et familier ? Comment expliquer, à ceux qui ne l'ont pas vécu, que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? À la confusion et à la multitude des pensées qui ont poussé à prendre la route, il substitue la simple évidence de la marche. On est parti, voilà tout. C'est de cette manière qu'il règle le problème du pourquoi : par l'oubli. On ne sait plus ce qu'il y avait avant. Comme ces découvertes qui détruisent tout ce qui les a précédées, le pèlerinage de Compostelle, tyrannique, totalitaire, fait disparaître les réflexions qui ont conduit à l'entreprendre.¹⁰

Rufin ensuite parle de ses motivations qui l'ont mené à commencer le voyage en affirmant qu'il avait pensé en premier lieu de faire une longue marche en pleine solitude pour maigrir et pour se préparer à une saison sportive en montagne. Comme deuxième but, il veut se détacher de ses fonctions officielles pour se dédier à soi-même et vivre une aventure en pleine solitude pour travailler sur son intériorité. En outre il espère de trouver l'inspiration pour un nouveau roman qui puisse représenter son nouveau esprit.

Pour ce qui concerne les motivations des personnages du film, le protagoniste décide de partir pour continuer le voyage commencé par Daniel avant de mourir et donc d'accomplir cette mission pour rendre hommage à son enfant.

Parmi ses copains de marche Joost affirme de devenir pèlerin pour une motivation de santé : il veut maigrir, mais pendant la route il n'arrête jamais de manger et de boire n'importe quoi. À la fin du chemin il décide qu'il s'aime avec ses kilos en trop et que sa femme et sa famille doivent faire le même sans chercher de le changer.

Sarah ment dès le premier moment en disant qu'elle est partie pour arrêter de fumer mais les cigarettes sont ses meilleures amies pendant la route entière. Toutefois la vérité se découvre dans une scène de bagarre avec Tom dans laquelle elle se confesse et raconte d'avoir eu une vie conjugale difficile et violente qui l'a menée, une fois enceinte, à prendre la douloureuse décision d'avorter.

Loin de cette histoire si tragique, Jack l'écrivain est parti pour chercher à trouver une solution pour sa crise professionnelle, il est en train de passer le syndrome de la page

¹⁰ Ivi, (positions dans le Kindle 153-177). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

blanche qu'il surmontera pendant la route parce que Tom, après quelque conflit, lui permettra de raconter dans son nouveau roman son histoire et celle de son fils décédé.

Il est important de remarquer aussi la manière dans laquelle ils ont affronté le Chemin qui est complètement différente, dans la mesure où l'académicien a marché la plupart de la route tout seul, avec son sac-à-dos bien équipé avec tout le nécessaire pour manger, changer de vêtements et une tente pour dormir en pleine nature. En effet, il a des difficultés à dormir dans les auberges des pèlerins donc il préfère camper profitant de la beauté de la nature : il peut alors regarder les étoiles et sentir les vagues de la mer. Toutefois il a le besoin de s'arrêter quelque nuit dans un hôtel modeste mais confortable pour mieux reposer et pour laver ses vêtements. Alors il organise un plan pour camper deux nuits avec son bivouac après une nuit passée en hôtel.

Contrairement, le californien Tom marche seulement le long d'une petite partie du chemin tout seul parce que le reste du temps il est suivi par ses trois copains de marche. En outre, il est suivi aussi par le spectre de Daniel qu'il revoit près de lui dans les étapes les plus importantes : il se manifeste toujours souriant et quelque fois il parle à son père en lui démontrant son support pour l'expérience qu'il est en train de vivre. À la scène finale, quand Tom est prêt pour lancer dans la mer la dernière poignée des cendres de Daniel, son fantôme lui paraît et lui dit : "Tu as réussi !". Cette scène est de grande valeur parce qu'elle représente le dernier adieu entre père et fils.

La différence entre le livre et le film consiste aussi dans le chiffre d'informations données sur le pèlerinage de Santiago : en effet le texte de Rufin est riche de détails sur plusieurs aspects pratiques du Chemin, tandis que dans le film on se focalise plus sur l'histoire à raconter que sur cet aspect. Effectivement, les scènes d'un film ont moins pouvoir par rapport aux lignes d'un texte ; c'est pour cette raison que quelque information passe seulement à travers la voix des personnages qui renseignent les autres compagnons sur ce qu'ils connaissent sur cette aventure. En particulier, la figure de Joost explique aux autres ce qu'il a appris sur sa guide hollandaise que, selon lui, est la meilleure d'Europe.

Rufin, au contraire, fait une analyse très approfondie sur beaucoup d'aspects de cette expérience. Par exemple, dans le premier chapitre de son récit, il illustre un des éléments nécessaires avant de partir, la *credencial* :

La credencial que remet l'association des Amis de Saint-Jacques est un bout de carton jaunâtre qui se déplie en accordéon. À dire vrai, elle ne paie pas de mine et le futur-supposé-pèlerin rigole en rentrant chez lui. Ce document sur un papier sans doute recyclé trois fois, avec ses gros carreaux destinés à recueillir les tampons à chaque étape, n'a vraiment pas l'air très sérieux. Mais il en va de la credencial comme du reste. On ne mesure sa valeur que sur le Chemin. Lorsqu'on l'a fourrée dans son sac cent fois, qu'on l'en a sortie trempée par une pluie d'orage et qu'il a fallu la faire sécher sur un introuvable radiateur, lorsqu'on a craint de l'avoir perdue et qu'on l'a fébrilement cherchée sous l'œil soupçonneux d'un tenancier d'auberge, lorsqu'au terme d'étapes épuisantes on l'a posée, victorieux, sur le bureau d'un employé d'office du tourisme qui, d'un air dégoûté, l'a effleurée de son tampon officiel en craignant manifestement de le souiller, lorsqu'arrivé à Compostelle, on l'a dépliée fièrement devant le représentant de la mairie pour qu'il rédige en latin votre certificat de pèlerinage, on mesure le prix de cette relique. Au retour, la credencial figure parmi les objets rescapés du Chemin et qui portent les traces de cette épreuve.¹¹

Rufin explique ensuite que le temps de marche est fondamental pour distinguer les Jacquets parce que seulement en vivant cette expérience comme un vrai pèlerin on reçoit tous les bénéfices que cette aventure laisse :

Le Chemin est une alchimie du temps sur l'âme. C'est un processus qui ne peut être immédiat ni même rapide. Le pèlerin qui enchaîne les semaines à pied en fait l'expérience. Par-delà la fierté un peu puérile qu'il peut ressentir d'avoir accompli un effort considérable par rapport à ceux qui se contentent de marcher huit jours, il perçoit une vérité plus humble et plus profonde : une courte marche ne suffit pas pour venir à bout des habitudes. Elle ne transforme pas radicalement la personne. La pierre reste brute car, pour la tailler, il faut un plus long effort, plus de froid et plus de boue, plus de faim et moins de sommeil. C'est la raison pour laquelle, vers Compostelle, l'essentiel n'est pas le point d'arrivée, commun à tous, mais le point de départ. C'est lui qui fixe la hiérarchie subtile qui s'établit entre les pèlerins. Quand deux marcheurs se rencontrent, ils ne se demandent pas « Où vas-tu ? », la réponse est évidente, ni « Qui es-tu ? », car sur le Chemin on n'est plus rien d'autre qu'un pauvre Jacquet. La question qu'ils posent est « D'où es-tu parti ? » Et la réponse permet immédiatement de savoir à qui l'on a affaire.¹²

Par conséquent, le long temps passé à marcher a laissé sur lui les traces significatives du pèlerinage. En premier lieu, il a été capable de surmonter les fatigues physiques avec

¹¹ Ivi, (positions dans le Kindle 78-89). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

¹² Ivi, (positions dans le Kindle 110-119). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

courage sans se faire convaincre par les démons tentateurs qui voulaient son échec : en effet à Bilbao il voulait abandonner après une semaine de marche vu la terrible douleur aux pieds. En second lieu, il a complètement transformé sa personne du point de vue spirituel et religieux : ici il a découvert une spiritualité qu'il ne pensait pas avoir. D'abord la solitude de plusieurs jours de marche, ensuite la visite aux monastères et aux églises des régions espagnoles l'ont préparé au changement qui se passera dans son âme progressivement. C'est un lent processus qui se développe grâce à la force de la pensée, il faut réfléchir pour comprendre ce qu'il faut changer. Pendant le Chemin il y a beaucoup de temps pour penser et on est seul avec soi-même, comme illustre l'auteur dans ces lignes du chapitre spécifiquement appelé *Dans l'alambic du Chemin* :

La pensée est l'unique présence familière; elle permet de recréer des dialogues, de convoquer des souvenirs avec lesquels on se sent une proximité bienvenue. Le marcheur se retrouve lui-même avec émotion comme s'il rencontrait soudain une vieille connaissance. Projeté dans l'inconnu, l'ailleurs, le vide, le lent, le monotone, l'interminable, il laisse sa pensée se blottir dans l'intimité d'elle-même. Tout devient exaltant et beau : les souvenirs, les projets, les idées. On se surprend à rire tout seul. D'étranges mimiques se forment sur le visage qui ne sont destinées à personne puisqu'on a pour seule compagnie les arbres et les poteaux télégraphiques. Le pas, c'est bien connu, agit sur la pensée comme un vilebrequin : il l'ébranle, la met en route, reçoit en retour son énergie. On avance à l'allure de ses songes et, quand ils sont lancés à plein régime, on court presque. Je me souviens d'avoir franchi les premières étapes à une vitesse étonnante. Je n'avais aucune intention d'accomplir des exploits, mais, comme le dit justement l'expression familière : « la gaîté me donnait des ailes ». Cette phase est brève; il ne faut pas oublier de la savourer. Car l'exaltation ne dure pas. La pensée, peu à peu, s'enfonce à la manière de ces ferries rapides que la vitesse a soulevés et qui, à l'approche du port, retombent mollement dans l'eau.¹³

Cette transformation lui arrive à Oviedo, terre des sanctuaires préromans. Ici il retrouve le plaisir de participer à la messe et la fascination pour la religion chrétienne. Il traverse la région des Asturies dans cette nouvelle condition de pèlerin spirituel. Quand le pèlerinage termine, notre écrivain se sent heureux de l'aventure qu'il a vécue, ce qu'il a aimé le plus a été la marche, "l'immortelle randonnée" qui l'a mené à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Quand il fait retour à sa vie et à sa famille il pense que rien a changé, que la vie continue comme toujours et que cette expérience s'oublie dans le temps. Il profite

¹³ Ivi, (positions dans le Kindle 1273-1282). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

immédiatement de l'inspiration du voyage pour écrire un nouveau roman historique, *Le Grand Cœur*, qui décrit les aventures de Jacques Cœur, un personnage lié au pèlerinage de Saint-Jacques et avec le même prénom. En conclusion, quand Rufin raconte à ses deux amis éditeurs l'expérience qu'il a vécue, ils l'encouragent à mettre à l'écrit tous ses souvenirs. Initialement il est perplexe parce qu'il avait fait le Chemin pour soi-même, il ne le voulait partager avec les autres ; toutefois dans un hiver glacial chez lui il commence penser à sa marche et ensuite à rédiger ses mémoires. Comme il affirme rien est disparu dans sa tête et dans son cœur :

Rien n'avait disparu. C'est une erreur ou une commodité de penser qu'un tel voyage n'est qu'un voyage et que l'on peut l'oublier, le ranger dans une case. Je ne saurais pas expliquer en quoi le Chemin agit et ce qu'il représente vraiment. Je sais seulement qu'il est vivant et qu'on ne peut rien en raconter sauf le tout, comme je m'y suis employé. Mais, même comme cela, l'essentiel manque et je le sais. C'est bien pour cela que, d'ici peu, je vais reprendre la route. Et vous aussi.¹⁴

Pour ce qui concerne l'autre protagoniste de notre comparaison, il faut observer qu'une radicale transformation se passe aussi chez lui. En effet, au début du voyage il était une personne très réservée, il n'avait aucune envie de sympathiser avec les autres, il marchait seul avec les cendres de son fils. Il n'avait pas encore élaboré le deuil, il continuait à penser aux derniers dialogues avec Daniel et le fait de n'avoir jamais accepté son désir de voyager et de découvrir le monde lui cause du chagrin. C'est quand il instaure une relation avec ses compagnons de marche, que Tom commence son lent processus de changement : ils sont différents entre eux mais ils s'acceptent assez facilement, tandis qu'ils ont du mal à réussir faire ouvrir Tom aussi. Malgré sa difficile personnalité, ils aident leur guide dans plusieurs cas de besoin, alors il commence petit à petit à avoir confiance en eux. Au final quand ils arrivent au sanctuaire de Santiago ils ne veulent pas se séparer et décident d'accompagner Tom jusqu'à Murcia où il veut dire un dernier adieu à Daniel. Après cette émouvante scène, les amis se séparent et Tom Avery est prêt de voyager et découvrir le monde entier comme son fils lui avait enseigné.

¹⁴ Ivi, (positions dans le Kindle 2508-2513). Jean-Christophe Rufin. Édition du Kindle.

Si dans cette dernière partie de notre mémoire nous nous sommes focalisés sur la comparaison entre l'œuvre littéraire et la production cinématographique, nous pouvons affirmer que le quatrième chapitre sera consacré aux sources d'inspiration que les créateurs ont utilisé et la critique littéraire et cinématographique que les deux travaux ont reçu.

Chapitre 4

DANS LES COULISSES...

4.1 SOURCES D'INSPIRATION

Le récit de voyage de Jean-Christophe Rufin et le film d'Emilio Estévez ont des sources d'inspiration auxquelles ils s'appuient. Les sources peuvent être de deux types : personnelles et donc liées à l'histoire de la vie de leur créateurs ou littéraires et donc puisées à d'autres textes. Ces derniers finissent par constituer l'intertexte de leur littérature-source.

Parmi les sources d'*Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi*, il faut en premier lieu souligner que Jean-Christophe Rufin a décidé d'entreprendre cette aventure après avoir lu beaucoup de guides et de sites sur le pèlerinage pour être totalement conscient de ce qu'il trouvera pendant le Chemin et pour être capable de résoudre les éventuels problèmes.

Après la rédaction de son récit, de toute évidence, on peut observer que la source littéraire à laquelle l'œuvre se réfère est sans doute l'œuvre publiée en 1796 *Jacques le fataliste et son maître* de Denis Diderot, philosophe, encyclopédiste et écrivain français des Lumières.

En effet, comme pour le travail de Rufin, aussi l'œuvre de Diderot est un récit de voyage qui raconte les aventures et les conversations de deux cavaliers, Jacques et son maître, alors que les deux hommes cheminent vers une destination inconnue.

Un aspect en commun entre les deux travaux est qu'ils ne présentent pas un texte unique mais de petits récits, chacun avec un thème descriptif : *Jacques le fataliste* est caractérisé par une série de petits contes narrés par le protagoniste ou par les autres personnages, tandis qu'*Immortelle randonnée* est divisée en chapitres qui présentent les différents éléments du pèlerinage analysés par le seul protagoniste, l'auteur même. Les chapitres portent le nom des étapes que Rufin atteint pendant le Chemin.

En outre, dans les deux travaux le narrateur ne se limite pas seulement à raconter l'histoire, mais il intervient avec des commentaires directs : Rufin donne des informations aux lecteurs sur le Chemin et leur explique les aspects pratiques, Diderot, au contraire, s'adresse au lecteur en lui posant des questions et en lui provoquant avec des constantes interruptions comme on peut observer dans cet exemple :

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.¹

Aussi l'ironie que le médecin utilise est en part prise du philosophe des Lumières puisqu'elle sert pour inviter le lecteur à s'amuser dans l'acte de lecture.

Par ailleurs parmi les sources du film *The Way, La Route ensemble* nous pouvons remarquer premièrement une inspiration qui concerne la vie privée du réalisateur même. Pour expliquer ces sources, il est nécessaire de partir avec l'illustration du cadre familial d'Estévez.

Il est le premier fils du grand acteur américain d'origine espagnole Martin Sheen et frère aîné d'autres trois acteurs comédiens Charlie Sheen, Ramon Luis Estévez et Renée Pilar Estévez dont Charlie a une carrière professionnelle au plus haut niveau.

¹ Diderot, Denis, *Jacques le fataliste et son maître*, France, Édition Bibebook, www.bibebook.com, 2016, p. 1.

Le réalisateur ensuite se fiance avec une femme pas célèbre qui lui donne deux fils : Taylor Levi Estévez et Paloma Rae Estévez.

Pour son projet cinématographique Estévez voulait travailler encore avec son père Martin Sheen, donc le film marque les retrouvailles entre père et fils qui avaient déjà travaillé ensemble dans *Bobby* en 2006.

Toutefois, l'aspect le plus curieux de ce tournage est que la source d'inspiration à laquelle l'acteur s'appuie est le pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle que son père et son fils Taylor avaient mené ensemble dans la vie réelle quelques temps avant à l'occasion de la mort de son oncle Alfonso, frère de Martin. En outre, pendant le Chemin, Taylor a connu la jeune fille qui deviendra sa femme et pour laquelle il décidera de s'installer en Espagne.

Alors, le but du réalisateur est de mettre en scène l'extraordinaire expérience vécue par ses proches en choisissant comme protagonistes principaux son père dans le rôle de Tom Avery, un médecin californien à la recherche de la sérénité et soi-même dans le rôle de Daniel Avery, le fils décédé de Tom qui lui paraît comme un fantôme. Selon le metteur en scène, le père est en effet le parfait acteur pour ce rôle parce qu'il garde une forte foi chrétienne qui l'a motivé à voyager beaucoup dans sa vie et lui a permis d'aller rencontrer même mère Teresa et le pape Jean-Paul II.

Comme on peut le comprendre, il est évident qu'une intrigue familiale relie tous les éléments de cette réalisation cinématographique. Toutefois, Estévez utilise aussi des sources d'inspiration littéraires qui l'aident à composer l'histoire du film.

En premier lieu, il utilise le livre écrit par son père et par son fils pour raconter leur expérience de pèlerins de Santiago et pour parler de leur famille et de leur carrière. Ce récit s'appelle *The Way, La Route ensemble* et c'est d'ici que le metteur en scène reprend

le titre de son projet. Cependant le titre est le seul élément imité puisque le scénario est totalement original et produit par l'acteur même.

En deuxième lieu, avec son film il fait l'adaptation du livre intitulé *Off the road, A Modern-Day Walk Down the Pilgrim's Route into Spain*. Ce roman a été produit en langue anglaise en 1994 par l'écrivain et journaliste américain Jack Hitt qui décide d'entreprendre une longue marche pour le besoin de s'éloigner de sa vie quotidienne pour libérer ses pensées. Vue sa passion pour l'histoire médiévale européenne, il choisit le chemin de Saint-Jacques et pendant la route il prend des notes parce qu'il part avec l'idée de composer un récit de voyage sur cette aventure.

Son texte est riche de rappels historiques qui se mélangent à son expérience personnelle et qui ont le but de ralentir le rythme de l'action de marche.

Le premier point en commun entre ce livre et le film d'Estévez est le lieu où la randonnée commence, c'est-à-dire le village de Saint-Jean-Pied-de-Port. Toutefois, le journaliste fait une aventure de 500 kilomètres, tandis que le film se déroule en 800 kilomètres.

En outre, le film se focalise sur l'histoire du protagoniste et sur les vicissitudes de la marche, tandis que le livre préfère analyser les différences entre la moderne façon de vivre cette expérience et celle du passé, c'est-à-dire la façon des personnages historiques qui l'ont entreprise. Par exemple, Hitt affirme que la première chose à faire pour marcher comme un vrai pèlerin du passé est de s'éloigner de la technologie et de la vélocité : en effet pour la première fois il aura le plaisir de marcher à pieds sans l'utilisation de la voiture qui chez lui, à New York, est indispensable pour tout mouvement.

D' autres épisodes repris dans le film sont les récits historiques sur lesquels les pèlerins dialoguent en occasion des réunions dans les auberges ou dans les restaurants : chacun avec sa nationalité et sa culture a ses opinions sur un sujet historique ou

culturel, comme par exemple les disputes sur la Chanson de Roland ou sur la figure de Charlemagne.

En outre il est intéressant d'observer que dans le film le protagoniste Tom Avery entrelace une relation d'amour-haine avec son copain de marche irlandais, Jack, qui est un écrivain qui a choisi de partir pour trouver l'inspiration pour un autre livre. Il est évident que ce personnage rappelle la figure de Jack Hitt même. En effet, il porte son nom et aussi le journaliste américain, dès ses premières pages, explique la volonté de trouver l'inspiration en faisant une longue marche.

En conclusion, il est nécessaire de remarquer que le film cache des secrets de tournage qui peuvent être utiles à comprendre en profondeur les scènes.

Par exemple, le réalisateur et son équipe ont dû tourner en suivant l'ordre chronologique du scénario : pour cette raison, ils ont parcouru presque 300 kilomètres en travaillant rapidement pour passer à l'étape suivante et pour tourner la nouvelle scène. De cette façon ils ont travaillé sous la pression du temps, mais le résultat est formidable parce que cela leur a permis de rendre avec simplicité la réalité quotidienne du Chemin, en devenant eux-mêmes des pèlerins de Saint-Jacques. En effet, l'équipe a voyagé pour quarante jours dans les régions espagnoles jusqu'à arriver au sanctuaire de Santiago.

Ici ils ont constaté un problème : ils devaient tourner une des dernières scènes à l'intérieur de la cathédrale symbole du pèlerinage, mais Estévez n'avait pas obtenu tout de suite la permission d'y accéder avec les caméras. L'équipe entière est déçue et frustrée parce que la scène projetée dans ce lieu saint est riche de significations religieuses. Heureusement quarante-huit heures avant le moment du tournage ils obtiennent la permission et ils peuvent alors réaliser par leur caméras ce qu'ils avaient prévu.

En outre, un autre aspect qui aide à comprendre mieux la figure d'un personnage du film, celle de Jack l'irlandais, est qu'en réalité l'acteur James Nesbitt est de nationalité

irlandaise tandis que le personnage en origine devait être anglais. Alors, le metteur en scène, qui ne veut pas changer son interprète, décide de rester fidèle à la personnalité de son acteur et de donner à son personnage un typique accent irlandais pour ressortir sa représentation.

Pour terminer, si dans cette partie nous avons analysé les sources d'inspiration et nous avons découvert les curiosités à propos des deux travaux, dans la prochaine partie du chapitre le but sera d'illustrer la critique qu'ils ont reçu.

4.2 CRITIQUE LITTÉRAIRE ET CINÉMATOGRAPHIQUE

Cette dernière partie de notre chapitre sera consacrée à la critique littéraire pour ce qui concerne *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* et à la critique cinématographique pour ce qui concerne *The Way, La Route ensemble*.

Nous partons par le premier travail, prix Nomad's en 2013. Le récit de Rufin est, en effet, très bien évalué par la critique littéraire tant qu'il a reçu beaucoup de succès aussi bien dans le public de lecteurs que dans l'opinion de la presse internationale.

C'est un récit conseillé dans les plusieurs sites web sur le pèlerinage de Compostelle puisqu'il est retenu un livre à lire avant de partir pour cette expérience. Afin de confirmer son succès, parmi les journaux les plus célèbres, nous retrouvons cet article du journaliste Etienne de Montety qui écrit pour *Le Figaro culture* :

L'Académicien a pris sur le Chemin de Compostelle, celui du Nord. Il revient de son pèlerinage avec un récit réjouissant.

On doit aux Éditions Guérin (maison sise à Chamonix) de nous avoir permis de redécouvrir nombre de nos enthousiasmes d'adolescents. Que nous avons frissonné en lisant *Premier de cordée*, de Frison-Roche, *Les Conquérants de l'inutile*, de Lionel Terray, et, plus récemment, les exploits de Jean-Christophe Lafaille et Patrick Edlinger. L'aventure était toujours au coin de la page. Pour cela, pas besoin de s'assurer.

Cette semaine, nous avons reçu un ouvrage de ces mythiques Éditions Guérin ; pour dire autrement, un trésor descendu des glaciers. C'est un livre qu'on ne peut pas rater: il est rouge vif comme une combinaison de moniteur de l'ESF. Ça change des couvertures blanches, bleues, jaunes des maisons parisiennes.

Qui en est l'auteur? Il nous apparaît au dos du livre sous les traits d'un VTTiste décoiffé, suant et grimaçant. Renseignements pris, c'est un marcheur.

Il ne relate pas quelque exploit sur le mont Blanc ou le Cervin ou simplement dans les Alpes, ce qui suffirait à lui valoir les honneurs des Éditions Guérin. Mais cet homme en nage a tout de même traversé les Pyrénées, en route vers Compostelle par le chemin du nord - la montagne. À voir son air hagard, il semble avoir souffert. Et pourtant, à première vue, son récit est alerte, rempli de notations drôles et lucides. Il porte un titre intrigant: *Immortelle randonnée* (parution 4 avril.)

C'est curieux, ce jacquet en survêtement vert vif, on jurerait qu'on l'a déjà rencontré quelque part. Est-il un de ces professionnels de l'exploit couchant leurs hauts faits sur le papier? Apparemment pas. L'autodérision qui parcourt le livre indique un autre profil. On essaie alors de l'imaginer dans d'autres circonstances. En costume cravate, en tenue d'artiste, en Dr Schweitzer et, tiens, pourquoi pas, en jaquette sombre d'ambassadeur de France. Eurêka! Cet homme, c'est Jean-Christophe Rufin. Il y a quelques mois, on l'avait laissé à Bourges, au XVe siècle, où il s'était fait le chroniqueur de Jacques Cœur, et il rentre de l'Espagne de Rajoy à pied. De fait, la randonnée a dû être longue.²

Ensuite, une autre journaliste qui compose la critique de presse sur cette œuvre est Andrée Lebel du journal canadien *La Presse*. Elle apprécie le travail de Rufin, comme démontré par le fragment ci-dessous :

Voici un livre que vous ne le quitterez pas avant la dernière page. Et ce, même si le sujet Compostelle vous indiffère.

Le récit de Jean-Christophe Rufin est simplement irrésistible. L'écrivain voulait faire une grande randonnée, mais un concours de circonstances lui a fait emprunter le chemin du Nord qui mène à Compostelle.

Ainsi, du 26 mai au 28 juin 2011, il a marché 850 km d'Hendaye à Saint-Jacques en passant par San Sebastian, Bilbao et Lugo. Il a couché sous la tente, parfois dans des auberges, fait des rencontres et vécu de nombreuses expériences qu'il relate dans une trentaine de courts chapitres associés à autant d'étapes.

C'est un récit de voyage exceptionnel et une épopée pleine d'humanisme. Faisant preuve d'autodérision, d'humour et d'émerveillement, l'auteur a su trouver la bonne distance par rapport à l'expérience spirituelle. Au fil des chapitres, on voit le temps faire son œuvre sur le marcheur.

² Etienne De Montety, Article sur Le Figaro culture, date de publication 27/03/2013 à 20:24, www.lefigaro.fr

«En partant pour Saint-Jacques, je ne cherchais rien et je l'ai trouvé», écrit-il. Rufin, qui est membre de l'Académie française et habitué des grandes maisons d'édition parisiennes, a confié cette fois son manuscrit aux éditions Guérin de Chamonix, spécialisées dans l'alpinisme.³

Contrairement pour ce qui concerne la critique cinéma, il faut souligner que le film a réussi pour les spectateurs et aussi pour les journalistes qui l'ont évalué en utilisant plusieurs définitions différentes. Le journaliste Gérard Delorme qui travaille pour *Première* a affirmé :

Ce cinquième et meilleur film d'Emilio Estevez met en scène un ophtalmo conservateur (Martin Sheen) qui, après la mort de son fils sur le chemin de Compostelle, décide à son tour de faire le pèlerinage. En route, il rencontre d'improbables compagnons qui transforment le parcours en une version spirituelle du Magicien d'Oz. À part quelques excès de sentimentalité, on est conquis par la sincérité et la franchise de ce voyage au bout duquel chacun en apprend un peu plus sur lui-même et donc sur le monde.⁴

Le journaliste Arnaud Schwartz de *La Croix* en outre le définit avec cette phrase :

Sous la direction de son fils Emilio, l'acteur américain Martin Sheen s'engage sur le « Camino » dans un film sincère et émouvant, récit d'un rude voyage au sinueux parcours intérieur.⁵

En conclusion, notre analyse tout au long de notre parcours en chapitres nous a permis d'illustrer le Chemin vécu et souffert par nos protagonistes et nous a mené à entreprendre cette expérience unique comme spectateurs de leur pèlerinage. Toutefois, entre les lignes, le clair message que Jean-Christophe Rufin et Emilio Estevez lancent est de préparer son propre sac-à-dos et de partir vers l'exceptionnelle destination espagnole.

³ Andrée Lebel, Article sur La Presse, date de publication 11 juin 2013 à 16:22, www.lapresse.ca

⁴ Gérard Delorme, www.premiere.fr

⁵ Arnaud Schwartz, www.premiere.fr

CONCLUSIONS

Notre mémoire est né avec le but d'étudier le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle à partir de deux travaux artistiques, l'un littéraire et l'autre cinématographique : le premier est le récit de voyage *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* et le deuxième est le film *The Way, La Route ensemble*.

Afin de commencer cette analyse, nous nous sommes focalisés premièrement sur les artistes qui ont traité ce sujet ; le premier chapitre alors présente Jean-Christophe Rufin, auteur du récit de voyage, tandis que le deuxième chapitre présente le réalisateur cinématographique Emilio Estévez.

Jean-Christophe Rufin naît comme médecin de neurologie, mais il devient bientôt membre pionnier de mouvements humanitaires dans le monde entier et grand écrivain français. Il se consacre à la littérature dans tous ses genres et nuances, tant qu'en 2008 il est élu à l'Académie française au fauteuil d'Henri Troyat en devenant le membre le plus jeune de cette association. Sa carrière politique et diplomatique aussi est formidable, il travaille pour des figures illustres comme le secrétaire d'État aux Droits de l'homme, Claude Malhuret, ou le ministre de la Défense jusqu'à arriver au rôle d'ambassadeur de France en Sénégal et en Gambie sur la proposition du ministre des Affaires étrangères. Malgré son importante carrière diplomatique, en 2010 il décide de quitter ces fonctions pour se consacrer totalement à l'écriture. La conséquence de cette décision est une riche production de romans historiques, nouvelles et essais politiques. Son engagement lui fait gagner plusieurs prix littéraires, comme le prix Méditerranée pour *L'Abyssin* ou le prix Erwan-Bergot et le prix Interallié pour *Les Causes perdues*. Son

talent s'affirme avec la publication d'une autobiographie et d'un récit de voyage auquel nous nous sommes adressés dans le troisième chapitre de notre mémoire.

Emilio Estévez naît à New York dans une famille d'artistes, en effet son père Martin Sheen est déjà un acteur affirmé aux États-Unis et ses trois frères aussi entreprennent une carrière cinématographique. Malgré la célébrité de ses proches, le jeune Emilio veut s'affirmer dans le dur monde du cinéma tout seul en se détachant du nom de sa famille. De cette façon il commence à jouer des petits rôles d'abord dans les séries télévisées et puis dans des films en devenant un jeune espoir hollywoodien. Après des années d'expérience dans les genres de la comédie policière et du western, il interprète un rôle vedette dans le film de Walt Disney Pictures *Les Petits Champions* qui reçoit tout de suite un énorme succès et qui continue dans la suite l'année suivante. Sa carrière atteint son plus haut niveau en 2006 avec la sortie du long métrage *Bobby* produit et réalisé par l'acteur pour rendre hommage à Robert "Bobby" Kennedy : ce nouveau projet a le but de représenter l'impact que l'assassinat du président a produit sur les personnes indirectement impliquées. Avec cette réalisation le succès est immédiat, le film reçoit beaucoup de nominations dans les festivals le plus renommés du monde entier, en outre Emilio Estévez gagne le prix Biografilm Award en 2006 à l'occasion de la Mostra de Venise et dans la même année le titre de Meilleur Réalisateur au Phoenix Film Critics Society Awards. Ensuite, le dernier travail auquel il se consacre est la réalisation d'un film sur le pèlerinage de Compostelle qui a comme protagoniste son père Martin Sheen. Cette partie est expliquée dans le troisième chapitre de notre mémoire.

Après avoir présentés les auteurs, l'étape suivante a été de résumer les deux œuvres de façon détaillée pour expliquer l'aventure vécue par les protagonistes, les difficultés qu'ils ont rencontrés pendant le Chemin et les autres pèlerins qu'ils ont connus dans cette expérience.

Le récit de voyage narre le pèlerinage vers Saint-Jacques que l'auteur-même a mené en 2012 et à son retour il a raconté dans une série de réflexions personnelles. Il a divisé

son travail en chapitres intitulés avec les dénominations des étapes qu'il a parcouru tout seul pour huit cents kilomètres dans le Camino del Norte, une route plus difficile et insidieuse par rapport au traditionnel et bondé Camino Francés. La première partie du voyage est caractérisée par une route proche de la mer et donc facile à parcourir parce qu'elle offre un paysage à couper le souffle. La mer lui fait compagnie comme une vraie amie pour presque une semaine de marche, mais quand il quitte le parcours côtier pour s'abandonner à la campagne son humeur change, il rencontre des difficultés qu'il raconte de façon minutieuse. En effet, ce qui distingue la narration de Rufin est la capacité de présenter de manière complète les éléments typiques du pèlerinage aussi bien de façon générale que de façon personnelle. Il explique les aspects les plus pratiques de cette expérience comme le sac-à-dos ou les chaussures ou encore la guide du pèlerin, mais il narre aussi ses propres aventures. Il se focalise surtout sur la transformation que le Chemin suscite dans l'esprit du vrai pèlerin pendant le temps. La douleur physique et la fatigue sont pour lui des éléments essentiels pour provoquer un changement dans l'esprit du pèlerin. Alors, il décrit son personnel changement tout au long du parcours spirituel et religieux qu'il a entrepris.

Le film d'Estévez est complètement différent. Le protagoniste de l'histoire est un médecin américain, interprété par le père Martin Sheen, qui mène une vie tranquille et confortable chez lui en Californie. Ce calme est interrompu par la nouvelle de la mort de son seul fils Daniel en France où il était en train de commencer le pèlerinage de Saint-Jacques. Le médecin décide alors de partir comme pèlerin pour rendre hommage à son fils en laissant une poignée de ses cendres à chaque étape du Chemin. Son humeur tout au long de la marche est triste et mélancolique à cause de son chagrin, il est réservé donc il désire faire cette expérience en pleine solitude, mais dès le premier moment il est accompagné par un groupe de pèlerins qui lui font compagnie jusqu'à la destination. Initialement son comportement avec ses compagnons est désagréable, il n'accepte pas le dialogue parce qu'il veut garder pour lui son terrible secret. Cependant, après une série d'aventures et de débats avec eux, l'esprit du pèlerinage le transforme dans une

personne déterminée et positive qui comprend les erreurs du passé et il est prêt pour changer son âme.

Nous pouvons remarquer que l'expérience vécue par Rufin est différente de celle racontée dans le film : c'est pour cette raison que la dernière section du troisième chapitre est consacrée à la comparaison entre les deux travaux.

L'aspect le plus différent qui les caractérise est que l'histoire du récit de Rufin est très simple ; il raconte ses aventures et ses réflexions sur le Chemin après l'avoir terminé, donc le contenu est riche de souvenirs et d'informations que l'auteur donne à ses lecteurs. Le scénario du film est au contraire intrigant puisqu'à l'histoire du protagoniste s'entremêle celle des autres personnages, les compagnons de voyage de Tom, leur expérience de vie et leurs motivations pour le pèlerinage.

Ensuite le texte présente des aspects en commun et des aspects différents sur les protagonistes, sur leurs motivations dans ce périple, sur les relations qu'ils ont instauré avec les autres pèlerins. Malgré la diversité des histoires, l'épilogue est absolument positif parce que cette expérience offre leur un grand nombre d'enseignements utiles à améliorer leur avenir.

Dernièrement, le quatrième chapitre de notre mémoire s'est focalisé sur les éléments dans le coulisses des œuvres étudiées, c'est-à-dire sur les aspects les plus intimes du pèlerinage de Jean-Christophe Rufin et sur les secrets de tournage de la réalisation d'Emilio Estévez.

En outre, la deuxième section du chapitre concerne la critique littéraire et cinématographique que les travaux ont reçu par le public et par les experts.

Nos réflexions sur le sujet du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle et sur la comparaison entre le récit de voyage de Jean-Christophe Rufin et le film d'Emilio Estévez veulent terminer avec l'explication du titre de notre mémoire, en particulier de la phrase "un pas avant l'autre" : cette expression indique le perpétuel mouvement des pieds dans

l'acte de la marche, c'est-à-dire l'action que les pèlerins de Saint-Jacques font chaque jour de leur pèlerinage. C'est une action lente, parfois épuisante et douloureuse qui demande sacrifice et grande force de volonté comme dans beaucoup de moments de notre vie, mais qu'en même temps elle offre des fortes émotions et elle donne satisfaction. Pour ces raisons, le pèlerinage de Saint-Jacques est une expérience extraordinaire que tout le monde devrait faire avant de mourir.



Figure 1 - Le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle : en rouge le Camino del Norte parcouru par Jean-Christophe Rufin, en jaune le Camino Francés choisi par Emilio Estévez dans son film.



Figure 2 - Jaquette DVD du film *The Way, La Route ensemble* d'Emilio Estévez qui illustre les personnages et le protagoniste de l'histoire.



Figure 3 - Les personnages du film The Way, La Route ensemble dans une scène de marche vers Saint-Jacques-de-Compostelle : l'image illustre le protagoniste, Tom Avery, suivi par les autres compagnons de voyage. Il est la figure qui guide le groupe parmi les aventures du Chemin.



Figure 4 - Les acteurs américains Martin Sheen et Emilio Estévez qui jouent les rôles de Tom Avery et Daniel Avery dans le film réalisé par Estévez. Leur relation père-fils est gardée aussi dans le scénario de The Way.



Figure 5 - L'écrivain Jean-Christophe Rufin dans une image pendant son expérience de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

BIBLIOGRAPHIE

DIDEROT Denis, Jacques le fataliste et son maître, Paris, Buisson, 1796.

HITT Jack, Off the road, A Modern-Day Walk Down the Pilgrim's Route into Spain, New York, Simon & Schuster Paperbacks, 1994.

RUFIN Jean-Christophe, Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi, Chamonix, Éditions Guérin, 2013.

FILMOGRAPHIE

ESTÉVEZ Emilio, The Way, La Route ensemble, DVD, France, CONDOR ENTERTAINMENT, 2014.

SITOGRAPHIE

www.academie-francaise.francaise.com (dernière visite le 8 août 2017).

www.la-croix.com (dernière visite le 8 août 2017).

www.canalacademie.com (dernière visite le 8 août 2017).

www.psychologies.com (dernière visite le 8 août 2017).

www.lefigaro.com (dernière visite le 8 août 2017).

www.lapresse.ca (dernière visite le 8 août 2017).

www.premiere.fr (dernière visite le 8 août 2017).

RIASSUNTO IN ITALIANO

Questa tesi di laurea magistrale nasce con il fine di studiare il pellegrinaggio di San Giacomo di Compostela a partire dal confronto tra due mondi artistici diversi, ovvero la letteratura francese dei nostri anni e il cinema americano.

Per fare ciò sono stati studiati due artisti e le loro opere: il primo è una figura letteraria di spicco a livello internazionale, membro fondatore di Medici senza Frontiere e grande funzionario diplomatico che ha operato in numerosi Paesi, il secondo fa parte di una famiglia americana molto conosciuta interamente impegnata nel cinema.

L'elaborato si compone di quattro capitoli, ognuno dei quali suddiviso a sua volta in due sezioni, ad eccezione della terza parte che presenta invece tre sezioni. I capitoli hanno il compito di descrivere in modo dettagliato il tema presentato

Il primo capitolo è perciò dedicato a Jean-Christophe Rufin, medico in neurologia e psichiatria fortemente impegnato negli aiuti umanitari, studioso storico, diplomatico e grande scrittore entrato a far parte nel 2008 dell'Académie française come membro più giovane dell'ente.

Molti sono i riconoscimenti ricevuti da Rufin a livello internazionale. Innanzitutto la sua carriera inizia nella medicina e si afferma quando diventa primario degli ospedali più importanti di Parigi. Questo ruolo prestigioso non è sufficiente per lui perché sin da giovane sogna di rendere la sua professione utile agli altri quindi si impegna negli aiuti umanitari e ben presto diventa un personaggio di rilievo: diviene uno dei membri fondatori di Medici senza Frontiere e vice-presidente dal 1991 al 1993, poi porta avanti una missione in Eritrea in appoggio alle forze ribelli eritree e dal '94 al '96 diventa amministratore della Croce Rossa francese. Inoltre dal 2002 è presidente

dell'organizzazione non governativa Azione contro la Fame. Oltre al suo impegno nel sociale, Rufin spicca anche in ruoli politici e diplomatici notevoli: infatti nel 2007 viene nominato ambasciatore francese in Senegal et in Gambia, ruolo che conserverà fino al 2010 quando vorrà abbandonare la carriera diplomatica per dedicarsi completamente alla sua passione di scrittore. Quando ciò succede, la sua mente si libera e il risultato è sorprendente: in pochi anni pubblica diversi romanzi, novelle, saggi politici, un'autobiografia e un racconto di viaggio. La conseguenza della sua decisione è estremamente positiva giacché viene eletto cavaliere delle Arti e delle Lettere e cavaliere della Legione d'onore per l'insieme della sua opera. Tra i libri più importanti si possono elencare *Rouge Brésil* che ha vinto nel 2001 il premio Goncourt, *Les causes perdues* vincitore del premio Interallié nel '99 e *L'Abyssin* vincitore del premio Méditerranée e della borsa di studio Goncourt.

Il secondo capitolo è invece dedicato all'altro protagonista di questa tesi, ovvero ad Emilio Estévez. Egli nasce a New York da una famiglia d'artisti: suo padre è il celebre attore americano Martin Sheen e i suoi tre fratelli minori sono tutti attori sia sul piccolo che sul grande schermo. Ciò che contraddistingue Emilio dai suoi cari è il suo voler distaccarsi dal cognome del padre per non essere chiamato "figlio di" e perciò volersi creare una carriera grazie alle sue forze. Allora la prima decisione che prende da giovane è di mantenere il cognome d'origine della sua famiglia appartenente al nonno d'origine spagnola e si fa chiamare quindi Estévez e non Sheen.

Dopo aver faticato per fare gavetta, la sua carriera decolla quando è considerato giovane speranza hollywoodiana e gli vengono assegnati dei ruoli d'attore di cinema. Così inizia a dedicarsi a più generi, dalla commedia poliziesca al western, finché viene scelto per un film della Walt Disney Pictures in cui deve interpretare il ruolo di un allenatore di hockey. Il film ottiene un successo tale che viene registrato il seguito qualche tempo dopo. La sua carriera ormai è affermata, così l'attore decide di mettersi alla prova anche in lavori dietro la telecamera. Così facendo nel 2005 egli raggiunge l'apice della sua carriera con la sua realizzazione e produzione del lungo-metraggio *Bobby* dedicato al presidente assassinato nel '68 Robert "Bobby" Kennedy al quale

l'attore si sente molto legato. Per questo progetto Estévez sceglie un cast stellare e il film ottiene un grande successo nonché il premio Biografilm Award in occasione della mostra di Venezia nel 2006.

Per quanto riguarda il terzo capitolo della tesi, bisogna notare che le prime due sezioni sono dedicate al riassunto delle opere create dagli artisti precedentemente descritti e la terza sezione mira al confronto tra le due.

La prima opera è stata scritta nel 2013 da Rufin, s'intitola *Immortelle randonnée - Compostelle malgré moi* e viene pubblicata per la prima volta a Chamonix attraverso Éditions Guérin. Si tratta di un racconto di viaggio composto dall'autore dopo aver vissuto in prima persona l'esperienza del pellegrinaggio di San Giacomo. Infatti, l'opera si presenta come una serie di informazioni e riflessioni che lo scrittore vuole fornire ai suoi lettori. Si suddivide in capitoli, ognuno dei quali riporta i nomi delle tappe del Cammino attraversate dal pellegrino. Il medico parte dai Pirenei francesi e cammina per otto cento chilometri in solitudine fino alla meta santa. Ciò che sorprende in questo racconto è l'abilità dello scrittore di mescolare aspetti prettamente generali e pratici del Cammino con esperienze personali e intime vissute e raccontate posteriormente con grande sincerità e senza timore di mostrare le proprie debolezze. Questo lavoro riceve nel 2013 il prestigioso premio Nomad's perché considerato un libro straordinario sia da parte della critica letteraria sia da parte del pubblico.

La seconda opera in analisi è il film prodotto e realizzato da Estévez *The Way, La Route ensemble* uscito nelle sale americane nel 2010 e in quelle francesi nel 2013. La trama si basa sulla storia di un padre, un medico californiano che è immerso nella sua routine e negli impegni lavorativi quando riceve la brutale notizia della morte del suo unico figlio scomparso a causa di una tempesta nei Pirenei francesi. Tom Avery parte allora per portare a casa il corpo del figlio Daniel, ma quando arriva in Francia scopre che il suo ragazzo era morto percorrendo la prima tappa del cammino di San Giacomo. Con grande forza di volontà e grande amore per il suo unico erede, decide di partire per Compostela con l'intenzione di finire ciò che Daniel aveva cominciato rendendogli onore. Impreparato e non allenato parte per quest'avventura e ad ogni tappa significativa lascia

un pugno delle ceneri del figlio il cui spettro lo segue fino alla fine mostrandosi fiero della decisione del padre. Inizialmente l'umore di Tom è triste e malinconico, vuole camminare in solitudine, ma in realtà sin da subito è seguito da un gruppo di pellegrini che si affiancano a lui e lo seguono ad ogni marcia o sosta. Il loro rapporto per buona parte del viaggio è difficile, Tom non vuole il dialogo mentre gli altri tre fanno subito amicizia. Alla fine, dopo una serie di vicissitudini e pericolose avventure, Tom cambia il suo stato d'animo, lo spirito del pellegrinaggio lo trasforma e gli mostra un futuro positivo.

A partire da queste due storie così diverse, questa tesi ha analizzato le assomiglianze e le differenze dei due racconti per poter realizzare un confronto dettagliato.

Tra gli aspetti più caratterizzanti si può osservare che la trama del racconto di Rufin è molto semplice, egli descrive le sue avventure e le sue riflessioni dopo aver percorso solo il Cammino, quindi il testo è ricco di informazioni e ricordi che l'autore vuole lasciare ai suoi lettori. Contrariamente, nel film la storia del protagonista s'intreccia con quella degli altri pellegrini, i suoi compagni di marcia con i loro problemi e le loro motivazioni sul pellegrinaggio.

Inoltre anche il percorso che intraprendono è diverso: Rufin decide di percorrere il Camino del Norte, ovvero la strada più difficile ed insidiosa caratterizzata da un itinerario costiero fino alla regione spagnola della Cantabria. Il medico opta per questa scelta perché si vuole mettere alla prova al cento per cento, come facevano gli antichi pellegrini medioevali. Cammina per otto cento chilometri nei quali per la maggior parte del tempo il suo unico amico è il mare. Affronta la fatica fisica e mentale, la solitudine e difficoltà pratiche, ma riesce a raggiungere la destinazione con la consapevolezza di aver ricevuto una trasformazione durante il percorso. Lo spirito del Cammino gli ha fatto bene all'anima, ha cambiato le sue sembianze fisiche e soprattutto gli ha fatto scoprire una spiritualità che non sapeva d'avere.

Le scene del film, invece, si sono svolte per otto cento chilometri nel tradizionale Camino Francés, cioè la strada più affollata dai pellegrini di tutto il mondo. L'esperienza del protagonista non è stata vissuta in solitudine come quella di Rufin, bensì in compagnia di tre pellegrini tutti completamente diversi l'uno dall'altro. Ciò che ha

trasformato Tom infatti, non è stato solo il pellegrinaggio ma in particolar modo il rapporto e il confronto con gli altri, un aspetto che nella sua vita mancava da tanto e che suo figlio sempre gli rimproverava.

Il quarto capitolo di questo elaborato è stato dedicato ai retroscena personali e familiari legati ad entrambi i lavori e ai segreti celati dietro le quinte del film. Inoltre un'ultima sezione è stata dedicata alla critica letteraria e cinematografica che queste opere hanno ricevuto.

Per concludere, è interessante spiegare il titolo della tesi: l'espressione "un pas avant l'autre" si riferisce al perpetuo movimento dei piedi nell'atto di camminare, ovvero l'azione che il pellegrino di San Giacomo di Compostela compie ogni giorno e per molti giorni fino ad arrivare al santuario di San Giacomo in Galizia. Quest'azione è lenta e spesso faticosa e dolorosa, richiede spirito di sacrificio e forza di volontà come in tanti momenti delle nostre vite, tuttavia è un'azione che dà grande soddisfazione e suscita emozioni. Per questi motivi tutti dovrebbero vivere questa straordinaria esperienza nella vita, senza distinzione d'età o di nazionalità.

Ringraziamenti

La tesi di laurea magistrale è la conclusione di un percorso di studi di cinque anni, un periodo di tempo lungo, faticoso, difficile da gestire unito agli impegni lavorativi.

In riferimento al titolo che ho scelto per questo elaborato, è un percorso da fare "un pas avant l'autre", ovvero "un passo dopo l'altro", un'esperienza da vivere a tappe come ogni pellegrino fa e come ogni fase della vita richiede. Ciò che è importante è raggiungere il traguardo con la certezza di aver dato il massimo e di averlo fatto sempre col sorriso.

Mi ritengo una persona fortunata, la vita mi ha donato tante persone meravigliose che mi hanno supportata in questo percorso. Colgo quest'occasione per ringraziarle tutte.

Ringrazio innanzitutto la mia professoressa del cuore, la mia relatrice Anna Bettoni che è una persona straordinaria ed una grande professionista sempre disponibile ad accogliere e consigliare me e i miei compagni con l'entusiasmo e la bontà d'animo che la contraddistinguono.

Un caloroso ringraziamento ad ogni componente della mia prima famiglia per l'amore incondizionato che mi trasmettono ogni giorno e della mia seconda famiglia per l'affetto che mi dimostrano in ogni momento.

Grazie a tutti i familiari e amici presenti in questo giorno così speciale. Auguro a tutti un futuro ricco di soddisfazioni.

Infine un amorevole grazie a Daniele, mio complice in tutto, sempre pronto a consigliarmi e sostenermi con tanto amore.